

# CLARTÉ

**DIRECTEUR HENRI BARBUSSE**

**Au Sommaire de ce Numéro :**

Angelica BALABANOFF ....

M. BROYGO.....

Henri BRU.....

Alix GUILLAIN.....



Magdeleine MARX.....

Andreas LATSKO.....

PARIJANINE.....

E. VARGA.....

## et Le Drame du Prolétariat Français

par Léon TROTSKY

Dessins de Mela MUTER et de FOUGITA

### ABONNEMENTS

|           |       |        |         |        |         |        |
|-----------|-------|--------|---------|--------|---------|--------|
| France .. | 1 an. | 25 fr. | 6 mois. | 13 fr. | 3 mois. | 7 fr.  |
| Etranger. | 1 an. | 36 fr. | 6 mois. | 20 fr. | 3 mois. | 11 fr. |

## SOMMAIRE

|                                                          |                            |                                                                          |                     |
|----------------------------------------------------------|----------------------------|--------------------------------------------------------------------------|---------------------|
| Solidarité internationale ... « Clarté »                 | 505                        | Vie sociale et économique<br>(Dessin de Mela Muter)                      |                     |
| Lettres de nos lecteurs.                                 | 506                        | Impressions de Russie :<br>L'arrivée .....                               | Magdeleine MARX 521 |
| Vie intellectuelle (Dessin de<br>Mela Muter).            |                            | Lasalle, champion de l'amour<br>libre .....                              | Alix GUILLAIN 522   |
| Le drame du prolétariat<br>français .....                | Léon TROTSKY 507           | L'Université communiste des<br>peuples de l'Orient .....                 | M. BROYGO 524       |
| Poème : A Jean Jaurès...                                 | Angelica<br>BALABANOFF 513 | Le contrat Urquadt .....                                                 | E. VARGA 525        |
| Lectures et débats : Plai-<br>doyer pour le paysan russe | PARIJANINE 514             | Vie politique.                                                           |                     |
| La Traite des Muses .....                                | CHIL 515                   | Les Intérêts et la Sottise.                                              | 526                 |
| Le retour (nouvelle inédite)                             | Andréas LATSKO 516         | Un livre sur la guerre :<br>Comment on mobilisa les<br>consciénces ..... | Henri BRU 528       |

LES ÉDITIONS "CLARTÉ" VIENNENT DE FAIRE PARAÎTRE :

# LES CRIMES MILITAIRES

brochure de documentation sur les atrocités des conseils de guerre français

C'est le verdict le plus complet, le plus terrible qui ait encore été rendu contre les conseils de guerre, par leurs victimes elles-mêmes. Toutes les grandes affaires (Flirey-Vingré-Souain et tant d'autres, hélas !) y sont exposées, étudiées, commentées, par des anciens combattants, et parmi eux Henri BARBUSSE, Marcel FOURRIER, Henry TORRÈS, etc...

C'est dire tout l'intérêt que revêt un pareil livre, attendu depuis longtemps par tout le pays.

Tous les lecteurs de *Clarté* devront l'avoir entre les mains.

Dans un but de propagande, **Les Crimes Militaires**, est mis en vente au prix minimum de francs (franco 2 fr. 35).

Adressez les commandes à la librairie de CLARTÉ, 16, rue Jacques-Callot, PARIS (16<sup>e</sup>)

Chèques-postaux : PARIS 330-80

VIENNENT DE PARAÎTRE

GEORGES DEMARTIAL

## La Guerre de 1914

Comment on mobilisa  
les consciences

En vente à "Clarté" ... 7 50  
Franco. ... 8 25

ROGER AVERMAETE

## Quand les enfants se battent

PARCE BATHIQUE

PREFACE DE HENRI BARBUSSE  
BOIS DE VAN STRATEN

HENRI BARBUSSE écrit dans sa préface :

« Le rôle de la prose liminaire ainsi dé-  
nommée étant de vous dire avant la pièce  
ce que vous en penserez après, et de faire  
ainsi hardiment fonds sur votre perspicacité,  
et sur la mienne, je souligne d'abord le côté  
« un peu étrange de cette petite œuvre due  
à un rare poète au cœur audacieux, entraî-  
nant capitaine de jeunes générations. Elle  
est étrange, en effet, par sa prétention  
d'être petite... »

Comme dans sa « CONJURATION DES  
CHATS » l'auteur a usé de la transposition pour  
parler de son époque. Cela lui permet d'en  
mieux rire, mais son rire ressemble fort à celui  
du Figaro de Beaumarchais...

Lisez

## Le Crapouillot

ARTS, LETTRES, SPECTACLES

Directeur : Jean Galtier-Boissière

LA MEILLEURE  
REVUE  
D'AVANT GARDE

Demandez des spécimens gratuits  
3, place de la Sorbonne, Paris.

Abt. d'un an (24 n<sup>os</sup>) } France : 30 fr.  
Etranger : 40 fr.

## Solidarité internationale

Dans deux mois, notre revue aura atteint sa deuxième année d'existence. Dans deux mois, grâce aux renouvellements d'abonnements qui lui constitueront un fonds de roulement régulier, *Clarté* pourra envisager l'avenir sans inquiétude. Mais d'ici là, il reste encore à assurer la parution de quatre numéros et les frais généraux de deux mois. Et c'est ce dernier effort qui va être pour nous le plus pénible.

En effet, les trois mois d'été qui prennent heureusement fin, nous ont terriblement malmenés. Notre vente au numéro depuis juillet (notre n° du 2 août excepté) a baissé de moitié, aussi bien à Paris qu'en province. Certes, nous ne sommes pas les seuls dans ce cas, car le même phénomène se reproduit chaque été pour toutes les publications. Mais pour nous il a eu des conséquences déplorables. Partis sans un sou de capital, vivant au jour le jour, de numéro en numéro, au prix de sacrifices innombrables, *Clarté* a pu quand même arriver à vivre et à paraître régulièrement chaque quinzaine, même pendant ces mois décevants de juillet, d'août et de septembre. Mais la vente au numéro baissant, nous avions compté sur les rentrées d'abonnements nouveaux pour combler notre déficit. Or, il nous aurait fallu mensuellement 400 abonnements pour boucler notre budget. Nous en avons recueilli une moyenne de 250, ce qui est certes très beau, mais malheureusement insuffisant pour parer immédiatement au déficit de la vente au numéro.

*Clarté* arrive donc complètement épuisée, au moment où il lui faudrait pouvoir repartir vigoureusement. Elle se trouve en présence d'un déficit qui la paralyse, d'un poids mort qui pèse lourdement sur ses épaules et dont il faut absolument qu'elle se débarrasse au plus vite, sous peine de succomber. Ce serait trop absurde que *Clarté* échouât en arrivant au port. Et c'est encore vers ses amis, ses abonnés, ses lecteurs qu'elle se tourne pour leur demander une dernière fois, une aide généreuse qu'elle a jusqu'alors toujours trouvée en eux.

Mais *Clarté* veut aussi que d'autres, avec elle, bénéficient du geste de solidarité qu'elle demande à ses amis d'accomplir.

TOUS LES LECTEURS DE « CLARTÉ » DOIVENT PARTICIPER AUX ABONNEMENTS GRATUITS QUE NOUS ALLONS ADRESSER A L'ALLEMAGNE, A L'AUTRICHE ET A LA RUSSIE. Ils donneront ainsi à *Clarté* les ressources qui lui manquent pour terminer sans fléchir sa première année d'existence et ils permettront à des centaines d'hommes qui, à l'étranger, luttent pour le même idéal, de connaître *Clarté* et de l'aimer.

NOUS DEMANDONS A TOUS NOS AMIS DE NOUS AIDER A REUNIR AVANT LA FIN DE CETTE ANNEE 1.000 ABONNEMENTS DE PROPAGANDE POUR LES PAYS D'EUROPE CENTRALE ET POUR LA RUSSIE. Que ceux qui peuvent souscrire un abonnement entier le fassent. Que les autres versent leur quote-part à une souscription dont la totalité sera consacrée à établir un service gratuit de *Clarté* à ses amis de l'étranger, que le change voue à l'isolement matériel et moral ; si minime que soit leur souscription, elle s'ajoutera aux autres ; si mince soit leur part dans l'abonnement d'un ami étranger, elle aura néanmoins contribué à resserrer les liens de solidarité internationale qui doivent unir entre eux par delà les frontières, tous les êtres de conscience claire qui luttent pour l'avènement des grandes idées humaines.

\*\*\*

Rien ne pourra démontrer plus clairement l'importance immense d'un tel geste que les extraits de deux lettres que nous publions ici, l'une d'un Allemand que tous les premiers lecteurs de *Clarté* connaissent : Kurt Hiller :

« Excusez la demande d'un écrivain indépendant allemand qui se débat dans des circonstances économiques effroyables et désespérantes. La vie coûte chez nous 300 fois plus cher qu'avant le crime, et le salaire pour les écrivains indépendants ne s'est augmenté que de 4 fois ! Je ne sais plus ce que sont les œufs, le beurre, la viande ; mes vêtements sont déchirés. Je n'ai même plus l'argent pour m'abonner à aucune revue ; j'en suis réduit à lire les nouvelles du monde entier devant les vitres des offices d'Ulstein et de Mosse... »

Et l'autre d'un de nos plus dévoués abonnés qui a répondu de suite à l'appel publié dans notre dernier numéro :

Voici deux bulletins d'abonnement pour des amis à l'étranger. C'est tout ce que mes moyens me permettent de faire dans l'intérêt supérieur de la cause que nous défendons. C'est tout ce que mes moyens d'action me permettent de faire également, comme propagande. Je n'ai pas comme d'autres camarades plus heureux, le loisir de recruter des abonnés dans mon milieu qui est complètement hostile et fermé à toute opinion généreuse. Je me suis contenté d'abonner à mes frais, mon père, receveur des P. T. T. à Conflans, en désespoir de cause.

Dans quelque temps je compte le faire pour un de mes frères cheminot du réseau de l'Etat.

JE CROIS, QUE SI TOUS LES CAMARADES IMITAIENT MON EXEMPLE, « CLARTÉ » N'AURAIT PAS BESOIN D'AVOIR RECOURS A LA MENDICITE POUR AVOIR LE DROIT DE FAIRE ENTENDRE SA VOIX.

Ne serait-ce pas le moment de faire appel aux bons sentiments humains qui servent d'assise à notre idéal ? S'il en était autrement, et que les sentiments nobles soient absents du cœur des amis de *Clarté*, la porte serait ouverte au doute et à la Négation de cet esprit de désintéressement, dont *Clarté* se réclame et partant de la négation même d'un idéal fondé sur la Justice et la Raison humaine.

GALIENNE (Arcueil-Cachan).

Nous ne saurions mieux parler que ne l'a fait notre ami Galienne.

Certes, dans la misère terrible où se débattent nos camarades d'Europe centrale ; dans l'isolement atroce auquel sont condamnés ceux de Russie, quel appui moral plus puissant pouvons-nous leur donner, que de leur faire connaître et aimer le mouvement révolutionnaire des idées, en France, et dont *Clarté* est l'expression vivante et agissante.

A quel idéal plus hautement désintéressé, nos amis peuvent-ils s'employer ?

« L'Union des travailleurs fera la paix du monde », a écrit notre maître Anatole France. Comment peut-on mieux travailler à cette Union que par l'interpénétration des consciences des travailleurs de tous les peuples et surtout des prolétaires conscients et pensants, et vibrants du même idéalisme profond.

NOUS OUVRONS AUJOURD'HUI NOTRE SOUSCRIPTION POUR NOS 1.000 ABONNEMENTS DE PROPAGANDE. Que tous nos amis, tous nos lecteurs y participent. 1.000 abonnements étrangers. La possibilité pour ceux qui nous le demandent d'entrer en relations directes avec un de nos abonnés Allemands, Autrichiens ou Russes, et d'acquiescer pour eux, ou de faire envoyer à l'abonné de l'étranger la prime en livre que nous leur offrons ! 1.000 abonnements à 25 francs, nous savons que cela représente du temps et de l'argent. Mais ce serait faire une injure aux lecteurs de *Clarté* que de douter un instant que cela leur soit impossible à réaliser, vite et bien.

« CLARTE ».

## LA PAGE DE NOS LECTEURS

Les réponses à notre enquête sur *Clarté*, parmi ses lecteurs, continuent à nous parvenir en grand nombre. Dès maintenant nous pouvons affirmer que dans cette tentative d'auto-critique loyale, nous avons entièrement réussi. Les suggestions que nous donnons nos amis sont parfaitement légitimes et nous espérons au cours de notre seconde année d'existence en réaliser le plus grand nombre. En tous cas, le premier résultat sera le maintien dans chacun de nos numéros, de cette page de nos lecteurs, riche en idées neuves, et féconde pour tous.

... Notre époque a vu s'en aller des musiciens immenses (au moins deux) dans un silence regrettable. On peut affirmer que l'éducation d'un peuple peut se mesurer au degré de ses goûts et de ses connaissances artistiques. De tous les arts, la musique seule est descendue dans la rue. La poésie n'y est pas ; la peinture, le dessin bien plus loin encore.

L'architecture ? La sculpture ? Le musicien est du peuple, il lui appartient. Je voudrais que *Clarté* analysant son œuvre le situe à l'endroit exact qu'il doit occuper (après le cinéma, à mon avis).

Pardon si je fais fausse route, mon métier n'est pas d'écrire. Je suis cordonnier et depuis que le célèbre Apelle flagella la corporation, il faut avoir du culot pour ne pas rougir en donnant son avis.

Fraternité.

TOURNEL, Marseille.

Comme suite à votre enquête parue dans le numéro 17 ou 18 de *Clarté*, je ne formulerai, certes, aucune critique au sujet de la rédaction de la revue, mais j'exprimerai le désir d'y trouver plus nombreux, des articles du caractère de ceux de Paul Amann, émanant des écrivains internationalistes de l'étranger. C'est, je le crois, la meilleure manière de faire aimer l'âme des divers pays, que de faire connaître son expression en l'espèce de pages aussi émouvantes. Enfin, vous pardonnerez sans doute à un musicien, qui compte à la fois parmi vos adhérents et parmi vos abonnés, de désirer lire quelques pages concernant la vie musicale en Russie bolchevique. Ce pays était, avant la guerre, à l'avant-garde du mouvement musical. Il comprenait des compositeurs de haute valeur (Glazounow, Stravinsky, Rachmaninow, etc...). Que sont-ils devenus ? Quelle attitude ont-ils prise en face de la Révolution ?

Alfred ROSE, Paris.

Votre revue, très vivante, m'intéresse énormément. Si j'étais réduit à me contenter d'un seul journal, c'est *Clarté* que je conserverais ; c'est vous dire que je n'ai pas d'avis défavorable à émettre sur son contenu... mais son grand intérêt actuel n'empêche évidemment pas d'essayer de lui en donner davantage. Je me permets donc de vous indiquer les questions qu'il serait, à mon point de vue, utile de traiter dans *Clarté* :

1° Responsabilités de la guerre. — Etude traitée très imparfaitement de manière à ce que les conclusions auxquelles on arriverait, aient une valeur, non seulement pour nous, mais une valeur générale.

2° La vie internationale. — Je trouvais dans *Clarté* première manière, cette revue de la situation des différents pays, passionnément intéressante et d'un vif intérêt documentaire. Ce tableau de la vie des pays étrangers, pouvant être complété par des extraits de presse, de toute nuance, ce qui permettrait de bien montrer l'identité des vues capitalistes en

tous pays, ainsi que l'unité réelle, mais peu connue des masses, de l'action révolutionnaire internationale.

3° A côté de ces pages documentaires, ne pourriez-vous essayer de dégager « la philosophie révolutionnaire », c'est-à-dire étudier, au lieu d'un communisme pur, exclusivement matérialiste et utilitaire, la base profonde du mouvement, le changement d'orientation, comparable à mon avis au déplacement de valeurs causé par le christianisme, qui déterminera le triomphe des nouvelles théories.

Et ensuite, il me semble que *Clarté* pourrait se donner la tâche d'être pour ses abonnés un guide et qu'il y aurait je crois, intérêt à ce que vous donniez, sous la forme d'études, par exemple, les moyens à vos lecteurs, de comprendre les grandes directives de l'intelligence humaine. En un mot, nous aider à suivre le mouvement et l'évolution des idées mères, nous faire connaître les vues des grands penseurs d'autrefois et d'aujourd'hui sur les grands problèmes sociaux. Ensuite, sous une forme ramassée et surtout non technique, suivre, dans leur marche générale, les sciences.

Je désirerais, je crois que vous comprendrez mon désir, que l'ami de *Clarté* soit, par sa lecture, non seulement meilleur, mais vaille plus. Faites de vos amis des hommes, et le reste viendra.

Louis JOUVAL, à Apt (Vaucluse).

Mon appréciation sur *Clarté* : du premier au dernier paru, il n'y a pas un numéro de votre revue qui ne contienne plusieurs pages d'un très haut intérêt. Je ne crois pas que ce soit un mince éloge quand on pense qu'il suffit de se pencher sur le sommaire des sept ou huit grandes revues parisiennes pour avoir envie de ne pas les ouvrir.

J'avoue que je n'ai pas été sans quelques craintes quand j'ai appris votre intention de doter les pays de langue française d'une revue véritablement nouvelle et répondant au programme magnifique qui est inclus dans ce seul mot : *Clarté*. Deux éventualités me paraissaient également redoutables : la chute dans la politique même au sens le plus élevé, — ou, sous prétexte de pensée et d'art libre, un débordement d'anarchisme intellectuel et de littérature extravagante. J'ai eu la joie de m'être trompé absolument. *Clarté* ne dément pas de son titre. Elle est vraiment la revue de l'Intelligence saine, hardie, jeune.

Mais le bien n'exclut pas le mieux.

Ce que je voudrais trouver encore dans *Clarté* ? un peu plus de poésie — étrangère ou française — mais de vraie poésie, car il ne suffit pas d'avoir les plus nobles idées du monde, l'imagination luxuriante et d'aller à la ligne tous les six ou dix mots, pour faire des vers.

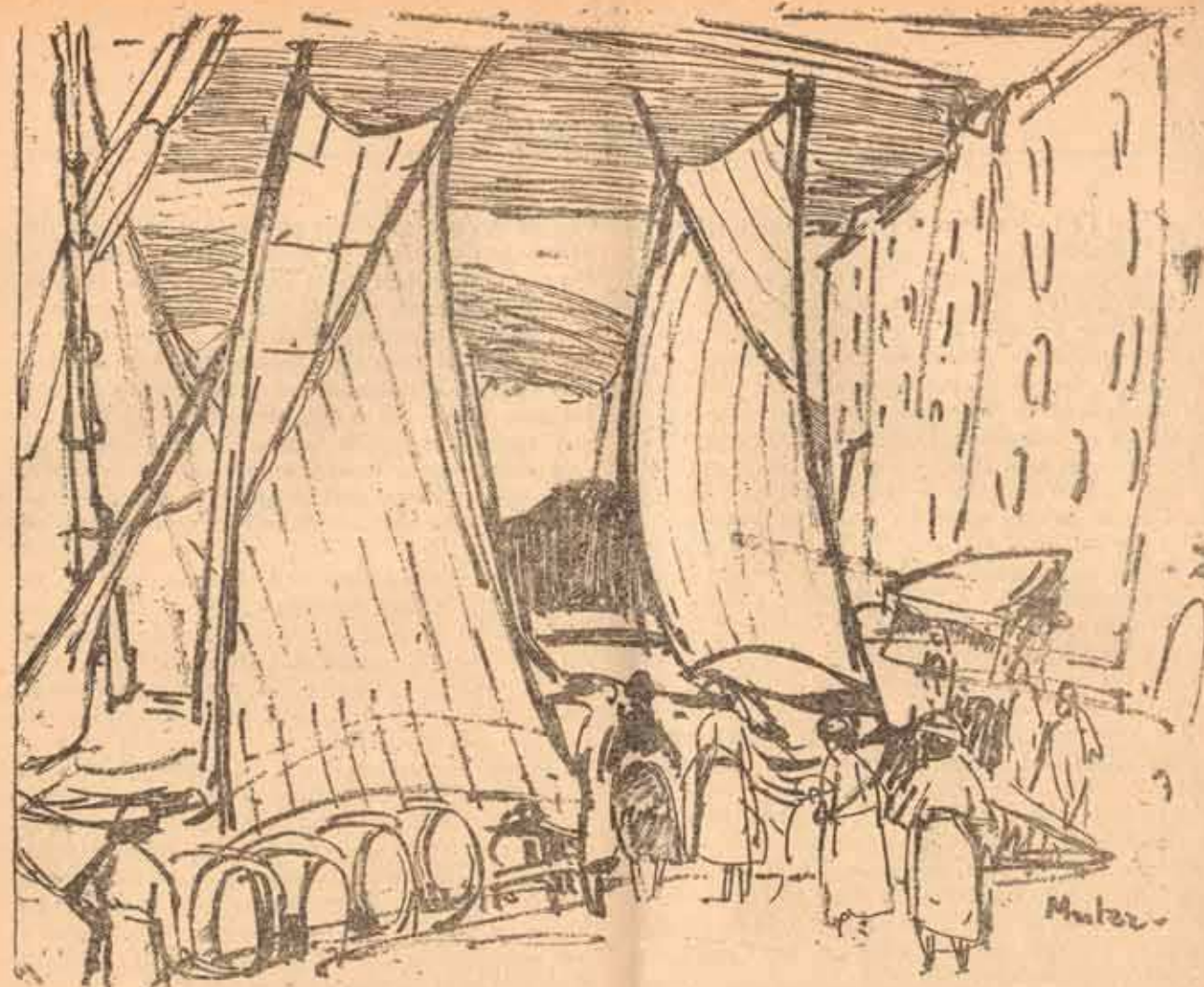
Ce que je voudrais trouver aussi, quand les possibilités matérielles le permettront, c'est une revue de la quinzaine, dans le genre de celle qui fit en partie la fortune du *Mercur* de France. Les mêmes rubriques (tenues dans l'esprit de *Clarté*) comme cela serait agréable, fécond.

Louis JOUVAL, à Apt (Vaucluse).

Nous continuons à solliciter de nos lecteurs leurs critiques. Qu'ils s'expriment en toute liberté et en toute franchise. *Clarté* doit être une œuvre collective, ou ne pas être.

Dès que le nombre de réponses à cette première enquête, nous permettra d'établir un rapport probant, nous publierons une vue d'ensemble des critiques qu'on nous adresse, des suggestions qu'on nous donne, et des modifications que nous comptons apporter à *Clarté*, pour donner satisfaction à l'ensemble de nos lecteurs. Mais encore faut-il que nos moyens matériels nous le permettent.

LA REDACTION.



## Le drame du Prolétariat français

Par LÉON TROTSKY

Léon Trotsky n'est pas seulement l'homme d'action, l'organisateur génial, le défenseur ardent des conquêtes révolutionnaires du prolétariat de Russie. C'est aussi un écrivain de grande valeur, auquel aucun des grands problèmes sociaux de ce temps n'a échappé.

Dans les livres, qu'il trouve encore moyen d'écrire malgré son écrasant labeur quotidien (Terrorisme et communisme, Entre l'impérialisme et la Révolution, La Nouvelle étape), aussi bien que dans ses articles, il reste le penseur profond qui cherche toujours à tirer de l'histoire passée, comme des événements présents, les enseignements qu'ils comportent.

Suivant attentivement l'évolution des idées dans le monde et le mouvement intellectuel, en France surtout, Trotsky a écrit pour les lecteurs de *Clarté*, cet article où il situe admirablement, à travers le récent livre de Marcel Martinet *La Nuit, le drame révolutionnaire français*.

Le poète français Marcel Martinet a écrit un drame qui peut être nommé, au sens plein de l'expression, le drame de la classe ouvrière française. Ce fait seul lui assure le droit à l'attention.

Martinet est un communiste formé à l'école du groupe syndicaliste de la *Vie Ouvrière*, c'est-à-dire à bonne école. Comme artiste, Martinet est passé par l'école non moins bonne de Romain Rolland. Par conséquent, on ne saurait attendre ou redouter de sa part des œuvres de pure pro-

pagande ou, comme aiment à dire les esthètes, de « vulgaire propagande », dans lesquelles la politique adopterait par simple accident le cadre dramatique ou la forme du vers.

Marcel Martinet est profondément psychologue. Il fait passer tous les problèmes de notre grande époque, en les y réchauffant subjectivement, par sa conscience personnelle ou, plus exactement, c'est à travers son moi personnel, subjectif, individuel qu'il trouve la voie vers le général et l'universel. C'est par là qu'il est artiste.

Mais si Martinet a été à l'école de Rolland, il a dépassé moralement, cette école. C'est ce qui lui a permis de devenir communiste.

Pendant la guerre, Rolland, en se plaçant « au-dessus de la mêlée », suscita un légitime respect pour son courage personnel. C'était l'époque où l'héroïsme grégaire couvrait de cadavres les montagnes et les plaines de l'Europe, tandis que le courage personnel, même à la dose la plus modeste, se rencontrait bien rarement, surtout parmi les « aristocrates de la pensée ».

Rolland refusait de hurler avec les loups de sa patrie ; il s'éleva « au-dessus de la Mêlée », ou plus exactement il s'en détournait : il se retrancha en terrain neutre. Il continua, dans le grondement de la guerre, très assourdi, il est vrai, dans la Suisse neutre, à apprécier la science

allemande et l'art allemand et à prêcher la collaboration des deux peuples.

Ce programme n'était certes pas d'une effrayante audace, mais pour le proclamer alors, en plein déchaînement de chauvinisme universel, il n'en fallait pas moins une certaine indépendance personnelle. Et cela séduisait.

Cependant, dès ce moment, s'apercevaient bien l'étroitesse de la philosophie de Rolland, et si j'ose ainsi m'exprimer l'égoïsme de son humanisme. Rolland lui, s'était retranché en Suisse neutre, mais tous les autres ? Un peuple ne peut pas se placer au-dessus de la mêlée, puisqu'il est la chair à canon de cette mêlée. Le prolétariat français ne pouvait pas s'en aller en Suisse. Rolland ne lui offrait aucun programme d'action. Le drapeau de Rolland était destiné exclusivement à son usage personnel : c'était le drapeau d'un grand artiste, nourri des littératures française et allemande, ayant dépassé l'âge du service militaire, et muni des ressources nécessaires pour se transporter d'un pays dans un autre (1).

L'étroitesse de l'humanisme rollandiste se manifesta pleinement plus tard, lorsque le problème de la guerre, de la paix, et de la collaboration intellectuelle devint le problème de la révolution. Ici encore, Rolland résolut de rester au-dessus de la mêlée. Il ne reconnaît ni dictature, ni violence, ni de droite, ni de gauche. Certes, les événements historiques ne dépendent pas d'une telle reconnaissance; mais le poète n'en a pas moins le droit de porter sur eux un jugement moral ou esthétique, et au poète, à l'égoïste humanitaire, cela suffit.

Mais les masses populaires ? Si elles supportent servilement la dictature du capital, Rolland condamnera poétiquement et esthétiquement la bourgeoisie ; si au contraire les travailleurs tentent de renverser la violence des exploités par le seul moyen à leur disposition, la violence révolutionnaire, ils se heurteront à la condamnation éthique et esthétique de Rolland.

Ainsi l'histoire humaine n'est en somme qu'une matière à interprétation artistique ou à jugement moral.

La prétention individualiste de Rolland appartient au passé.

Devant l'histoire humaine, Martinet est bien plus large, plus vivant, plus humain. Il ne se place pas au-dessus de la mêlée. L'affranchissement de la civilisation humaine, la guerre et la paix, la collaboration des nations ne sont pas pour lui matière à appréciations personnelles, mais objets d'action de masse. Ce qu'il met en drame dans sa dernière œuvre *La Nuit*, c'est l'action révolutionnaire des masses opprimées.

Ce drame est-il réaliste ? Oui, il y a un fond réaliste, dans l'ensemble comme dans chaque personnage en particulier. Les personnages vivent, mais, à travers leur vie individuelle, à chaque étape du drame, c'est la vie de leur classe, de leur pays, c'est la vie de l'humanité contemporaine qui transparaît. Au-dessus d'eux se condensent, invisibles, les forces sociales. De là, la valeur symbolique des images.

Le personnage central est la vieille Mariette, paysanne

de 70 ans. Autour d'elle se groupent des paysans et des paysannes d'un village du Nord dévasté par l'artillerie. Par son sage courage et son intelligente bonté, Mariette règne sans limites sur son petit monde. C'est la mère française, la mère du peuple français ; elle a de profondes racines paysannes, mais elle a traversé les siècles de l'histoire nouvelle, la succession des révolutions, elle a connu beaucoup d'espoirs et de désillusions, beaucoup de deuils pour ses enfants dont le sang coule. Malgré tout, elle s'est raidie contre le désespoir et ne veut pas le connaître, même aujourd'hui pendant les années de la grande boucherie. Son cœur reste une source indéfectible d'inlassable bonté.

Le fils aîné de Mariette est à la guerre. Avec elle est restée sa bru, la frêle, taciturne et héroïque Anne-Marie, que, dans les moments de tragique et tendre découverte des âmes, la vieille appelle sa « douce petite chatte couleur de cendre » ; auprès d'elles, est leur petit-fils et fils, Louison, enfant de 12 ans, éveillé et trempé avant l'âge par la terrible tension de la guerre. Les habitants des environs se réunissent dans la maisonnette de Mariette, la seule restée debout : gens privés de leur toit, vieillards ayant perdu leurs fils, mères dont l'artillerie, celle d'ici ou celle d'en face, a tué les enfants. Tout autour, le froid, la neige, la dévastation, la guerre. Ces gens qui depuis près de quatre ans, ne sont pas sortis des flammes et du fracas, las d'espérer, las de désespérer, se serrent contre leur mère commune, Mariette, qui, avec plus de sagesse et plus de bonté, éprouve ce qu'ils éprouvent.

Mais qu'est-il arrivé ? L'artillerie s'est tue. Les gens sont comme assourdis par ce silence subit. Qu'y a-t-il ? A travers le froid et la tourmente, un bruit invraisemblable perce : *Elle est finie*. Les soldats d'en face ont refusé de se battre. Ils ont dit « nous ne voulons plus ». Ils ont arrêté leurs chefs, et même, même — mais peut-on le croire ! — leur empereur. Il est entre leurs mains. Et les soldats d'ici, après pourparlers avec ceux d'en face, ont cessé le tir : à quoi bon ?

Voilà d'où venait le silence.

Des soldats arrivent sans cesse dans la chaumière, à demi-ivres de fatigue, d'espoir et d'alarme, et confirment qu'« *Elle est finie* ». C'est la fin ! Les soldats d'en face se sont emparés de leur empereur et veulent le livrer ici, « en garde ». N'est-ce pas là une belle idée ? Mais surtout : « *Elle est finie. Fi-nie !* »

Voici le généralissime Bourbouze : vieux soldat, avec sa grossièreté native et en partie aussi affectée, avec sa bonhomie affectée et peut-être en partie naturelle. Personnage nul et de mauvais augure dans sa nullité. Bourbouze s'installe provisoirement avec son état-major dans la maisonnette de Mariette. Ses habitants sont invités à abandonner leur toit. Où aller ? Tout autour, ce ne sont que champs bouleversés, débris, cadavres non ramassés, froid et neige. Mariette proteste. Elle est pourtant finie ! Bourbouze explique qu'il se prépare ici à achever la victoire, mais finalement il autorise la vieille et sa famille à rester dans le grenier.

Et voici l'empereur vaincu lui-même : les soldats d'en face l'ont amené ici.

Bourbouze souhaite la bienvenue au monarque, doucement battu, car il est tout couvert de bleus. Aussitôt arrivé dans l'état-major ennemi, l'empereur reprend courage : ici, ce ne sont plus ses soldats ! Il explique à Bourbouze que son renversement, à lui, empereur, prive Bourbouze des fruits de la victoire. Avec qui le vainqueur mènera-t-il maintenant les pourparlers ? Qui signera le traité ? Pas la révolution ! Bourbouze est saisi d'alarme ; et du coup, entre lui et l'empereur, des liens de solidarité s'établissent. L'exemple de la révolte ne sera-t-il pas imité de ce côté-ci ? En tout cas, Sa Majesté, hum..., peut s'installer ici comme chez soi. La maison est mise à la disposition de Sa Majesté.

\*\*\*

Mais déjà la contagion agit. Parmi les soldats de Bourbouze, la fermentation commence. Ils attendent quelque chose ; ils discutent avec animation et, comme par hasard, quelques centaines d'entre eux se réunissent sous le toit d'un café détruit. Il faut se rendre compte de ce qui s'est passé ; il faut des réponses, des idées, des mots d'ordre, des chefs. La foule nomme ceux qui ont le mieux mérité sa confiance dans les tranchées. C'est l'honnête, et qui n'est déjà plus jeune, paysan Goutaudier ; c'est Favrolles, le beau parleur aux grands gestes ; c'est le jeune Ledrux, qui s'impose du premier coup comme un chef, avec son regard d'aigle, mais sans expérience.

Et alors se déroule le véritable drame de l'insurrection commençante de la classe opprimée, sans programme, sans drapeau, sans bonne organisation, sans chefs éprouvés à l'œuvre. Goutaudier est de toute son âme pour l'action solidaire des travailleurs, pour la cessation de la guerre, pour l'entente avec ceux d'en face : c'est l'honnête et borné pacifiste.

Mais combien le discours de ce paysan d'âge mûr, en capote de soldat, est plus élevé et plus attirant que la rhétorique pacifiste d'un Georges Pioch, ou les pacifistes calembours d'un Victor Méric ! La masse fait bon accueil à Goutaudier, mais elle n'est pas satisfaite : le but est esquissé, tant bien que mal, mais la voie n'est pas indiquée.

Le pacifisme est passif et expectant par essence : il est plein d'espoir et d'attente, mais sans programme d'action.

Or, c'est précisément un programme qu'il faut maintenant, puisque déjà la masse est soulevée. Favrolles prend la parole. Son vide intérieur, son inconscience braillarde se masquent sous l'énergie de ses propositions. Favrolles cherche à faire passer d'enthousiasme une mesure dont il a sans doute bavardé plus d'une fois avec les habitués de son café anarchiste : massacrer immédiatement tous les officiers, en commençant par Bourbouze, après quoi on verra clair.

L'assemblée se réserve, les uns approuvent, la majorité s'effraie. Cette division dans la masse entraîne l'incertitude, et l'incertitude un sentiment démoralisant d'impuissance.

Alors paraît le jeune Ledrux ; il ne redoute pas l'emploi de la violence révolutionnaire, il la reconnaît nécessaire, mais le pays ne comprendrait pas actuellement le massacre des officiers. Les mesures extrêmes, non préparées par le

cours des événements, non motivées psychologiquement, porteront la division dans la masse des soldats. L'application prématurée de la terreur révolutionnaire isolera les hommes d'action. Ledrux propose de constituer avant tout un organe représentatif de l'armée révolutionnaire : des conseils de soldats.

La révolution s'étend dans l'armée et dans le pays. Partout surgissent des conseils d'insurgés, mais au centre, dans la capitale, un gouvernement provisoire s'est déjà formé avec des hommes d'extrême-gauche de la bourgeoisie.

Leur but est de fractionner et de paralyser la révolution pour la prendre en mains. Pour cela, ils exploitent les procédés ordinaires de la démocratie : la pesante autorité du pouvoir officiel, la trame habile du mensonge, aidés en cela par le manque d'assurance de la masse, le pacifisme expectant de Goutaudier et l'aventurisme sanglant de Favrolles. Les hommes qui siègent au gouvernement provisoire sont loin d'être des génies. Ce sont au contraire des hommes très ordinaires. Aussi bien ne visent-ils pas à créer du nouveau, mais à faire durer l'ancien. Pour eux, pense et agit toute l'expérience des classes dominantes. Là est leur force. Toute l'ambition présente des habiles sans idéal qui détiennent le nouveau pouvoir central, c'est de tenir bon devant la première vague, d'observer les endroits faibles et les points non défendus de la révolution, de la dépouiller et de l'affaiblir sous son propre drapeau, enfin de briser la foi et la volonté de la masse, avant que ne se lève la seconde vague plus décisive.

Moment critique ! Dans l'armée, dans les centres ouvriers, le mouvement prend de l'ampleur, on élit des conseils ; les chocs partiels avec les autorités locales tournent en faveur des insurgés ; mais l'ennemi réel, la classe dirigeante, n'est pas brisée. Il manœuvre en position d'attente, il possède dans la capitale un excellent poste d'observation, il détient le mécanisme administratif centralisé. Surtout il a la certitude de son droit à la victoire et une très riche expérience de la duperie. Après le demi-succès du premier coup porté à la vieille société, le mouvement a besoin de s'élever à un degré supérieur, de prendre un caractère politique et conscient, d'assurer son harmonie intérieure par la communauté des buts et par l'unité des méthodes de réalisation, autrement la catastrophe est inévitable.

Les meneurs locaux, gens de hasard, révolutionnaires improvisés, qui jamais auparavant n'avaient réfléchi à tous les problèmes soulevés par les mouvements de masse, sont portés comme des épaves sur les vagues du mouvement et espèrent que la seule logique des événements continuera comme jusqu'à présent à assurer leur succès. Pour sortir de toutes les difficultés les dilétants de la révolution, au lieu d'idées ont des clichés : « Le peuple soulevé est invincible », « On n'arrête pas les consciences avec des baïonnettes », etc. Mais la révolution a besoin non pas de lieux communs, mais d'une direction répondant à son développement intérieur, adaptée à ses étapes successives. Cette direction n'existe pas. Dans le cours des événements, un moment d'arrêt fatal se produit. Ledrux, avec son instinct politique, saisit la logique de la révolution. Naguère en-

(1) Romain Rolland résidait déjà en Suisse au moment de la déclaration de guerre. (N. D. L. R.)

core, il avait résisté aux rodomontades sanguinaires de Favrolles, en repoussant sa proposition de fusiller les officiers. Pour Bourbouze, il s'était contenté alors de le faire arrêter. Aujourd'hui, Ledrux sent que la crise fatale approche ; les masses ne se rendent pas compte que les principales difficultés sont encore à vaincre ; l'ennemi s'empare sans combat de toutes les positions non défendues, et aussitôt pousse en avant ses tentacules. Demain, le soudard Bourbouze, avec sa fausse bonhomie, prendra de nouveau la tête des forces armées de la réaction et écrasera la fleur du peuple insurgé. Ledrux conclut qu'il faut lancer un cri d'alarme, un avertissement foudroyant, un appel à l'implacabilité. Maintenant, il est pour les mesures décisives, pour l'exécution de Bourbouze. Mais la logique de la révolution, que le jeune chef saisit en écoutant le pouls agité de la masse, ne trouve qu'un écho tardif dans les têtes de ces demi-chefs. La révolution n'a pas été précédée d'une longue préparation morale et doctrinale. Il n'y a pas à la tête des masses d'organisations habituées à penser collectivement, à apprécier uniformément les événements, à intervenir avec ensemble dans ces événements. Il n'y a pas de parti révolutionnaire. L'unanimité dans le mouvement n'existe que tant qu'il ne rencontre pas d'obstacles. Dès que la situation se complique, les chefs improvisés, sans expérience, sans programme, sans horizon, entrent en lutte les uns avec les autres ; chacun a sa route et sa méthode ; ni discipline de pensée, ni discipline d'action.

Les difficultés, les mécomptes, les conséquences de la guerre et de la révolution même se font sentir de plus en plus vivement. Les hésitations commencent, et ensuite vient le découragement. Ceux qui auparavant, doutaient en secret, parlent maintenant tout haut. Rien de plus facile que d'opposer aux tâches d'aujourd'hui les difficultés de demain. Ceux qui n'ont pas perdu la foi dans la cause s'efforcent de couvrir la voix des sceptiques, mais chacun à sa manière. La masse erre en tâtonnant au milieu des difficultés croissantes et cherche à se guider sur les chefs, mais leur division l'épouvante et la rend impuissante.

À ce moment entre en scène le membre du gouvernement provisoire Bordier-Dupatoy : démagogue expérimenté, esprit politique de médiocre qualité, mais d'instinct presque infallible lorsqu'il s'agit d'endormir, de diviser, de corrompre la masse et de suborner ses chefs.

Tout l'art de la contre-révolution française, depuis les hommes de Thermidor et d'avant, jusqu'à Aristide Briand, est à la disposition de Dupatoy, ce gros homme faux simple et faux blagueur, en manteau fourré de cocher. Il se glisse sans se presser à travers la foule des soldats, flaire et écoute, bavarde, flatte les insurgés, vante les chefs, promet, fait des reproches amicaux, prodigue les poignées de mains, si bien qu'au moment déjà où il apparaît à l'entrée du quartier général révolutionnaire de Ledrux, l'énorme masse des soldats, las d'attente et d'inconnu, s'accroche à Dupatoy comme à une ancre de salut. Le visiteur indésirable salue le quartier révolutionnaire sur un ton de maître bienveillant et dispense à Ledrux des louanges perfides destinées à ruiner définitivement l'au-

torité du jeune tribun. Le phraseur Favrolles est déjà du côté du gouvernement provisoire. On n'entend plus parler de l'honnête Goutaudier. Les événements l'ont dépassé. Désorienté, il s'est perdu dans la foule aussi désorientée. Ledrux saisit le rythme des événements, mais déjà devant la masse, il n'est plus comme le chef de la révolution, mais comme un héros de tragédie. Avec lui et autour de lui, il n'y a pas un groupement organisé d'hommes trempés, habitués à penser et à lutter ensemble, il n'y a pas un parti révolutionnaire. L'énergie non-dirigée et non utilisée de la masse se retourne contre elle-même et l'empoisonne peu à peu du venin du découragement. Dupatoy est déjà solide. Il traduit dans le langage de la flatterie politique les doutes, les inquiétudes, l'alarme, la lassitude et le manque d'assurance des insurgés. Il a dans la foule ses agents à lui payés ou bénévoles. C'est eux qui interrompent Ledrux, protestent, grognent, maudissent, et font ainsi l'écho nécessaire à Dupatoy. Dans le chaos de l'assemblée orageuse, un coup de feu éclate, et Ledrux tombe mort.

C'est l'apogée pour Dupatoy : Sur le cadavre de « son jeune ami » tombé, il prononce son éloge funèbre dans lequel, tout en notant avec indulgence ses erreurs et son excessive audace, il rend hommage à la pureté de ses intentions stériles. Cet abject persiflage lui concilie définitivement les plus rebelles. La révolution est défaite. La cause du gouvernement provisoire est assise. N'est-ce pas là le drame historique du prolétariat français ?

Les mêmes paysans et paysannes se réunissent chez la vieille Mariette. Elle était de tout son cœur avec les insurgés. Comment eût-il pu en être autrement ? Mariette, c'est la mère du peuple français, c'est la France même. Ce n'est qu'une paysanne, mais des siècles et des siècles d'événements et d'épreuves ont enrichi et saturé sa mémoire politique. Ses fils sont tombés dans les combats de la grande révolution, qui a fini par la dictature césarienne. Elle a vu le retour des Bourbons, une nouvelle révolution, de nouvelles trahisons, les discordes parmi les travailleurs, de nouvelles dupes, les espoirs et les déceptions de la Commune, sa terrible défaite, le militarisme monstrueux, lâche et pillard de la III<sup>e</sup> République, la grande guerre, l'extermination des meilleures générations, le danger qui menace l'existence même de la race française. Tout cela la vieille Mariette, la mère du peuple, l'a vécu, l'a senti et l'a médité à sa façon. Paysanne, elle s'est élevée par son expérience et son instinct maternel au niveau de l'ouvrier de la ville, de ses espoirs et de ses luttes.

Mais le soulèvement est écrasé. Vains sacrifices ! Bourbouze est de nouveau à la tête des armées. Le beau rêve de fraternité avec ceux qui ont renversé leur empereur s'est dissipé comme fumée.

En avant ! à l'attaque ! commande Bourbouze — et après un pénible arrêt dans le cours des événements, cette poursuite de l'ennemi en retraite, ce mouvement en avant, semble au peuple trompé la solution de la crise, l'issue de l'impasse. Les paysans et les paysannes se détournent de Mariette. Elle soutenait leur moral pendant les plus sombres mois de la guerre, mais c'est elle aussi

qui, pendant les journées du soulèvement, élevait leurs espoirs à une hauteur irréalisable et elle les a déçus.

Ils se vengent impitoyablement contre Mariette de leurs espérances brisées. L'un après l'autre, ils abandonnent la maison de la vieille paysanne, avec à la bouche des paroles d'une amertume mortelle. Mariette est seule. Son petit-fils Louison dort, dans son lit, d'un sommeil agité.

La vieille paysanne s'assied près du lit où dort dans les cauchemars son petit-fils, la France de l'avenir, la nouvelle France qui grandit sous le tonnerre et les éclairs de la plus terrible des époques. Là-haut est Anne-Marie, la nouvelle mère française qui va relever la vieille Mariette fatiguée. Mais on frappe à la porte. Trois hommes entrent, en portant un quatrième, le cadavre du fils premier-né. Il a été tué dans les combats des jours derniers, pendant que l'armée révolutionnaire, après la défaite de sa propre révolution, poursuivait l'ennemi.

La dernière colonne du monde écroulé de ses espérances, s'abat sur la vieille tête. Les trois arrivants déposent ce qui fut son fils le long du lit où dort le petit-fils. Mais non, le petit-fils ne dort pas, il a tout entendu. Il est admirable dans sa tension tragique, ce dialogue du petit avec sa grand-mère. Le passé et l'avenir se rencontrent sur ce lit où le présent s'est figé.

Louison de nouveau s'assoupit. On n'a plus la force de souffrir, on n'a plus rien à attendre : il est temps de sortir de cette vieille vie vers la nuit qui se répand derrière la fenêtre. Mais la source de bonté et d'espoir est intarissable dans le cœur d'une mère : La vieille se retrouve ; sa bru, son petit-fils sont là. Sur les décombres, une nouvelle vie commence. Elle sera, elle doit être meilleure que celle qui fut. La suite passe ; et la vieille monte péniblement à l'étage supérieur et appelle sa bru : « De-bout, Anne-Marie, il est l'heure. Le jour pointe ! »

Ainsi finit le drame, le vrai drame de la révolution, la tragédie politique de la classe ouvrière française, tragédie de tout son passé et avertissement pour l'avenir. Aucun autre prolétariat n'est aussi riche en souvenirs historiques, car aucun n'a eu une destinée aussi dramatique que le prolétariat français. Mais ce passé pèse sur lui comme une terrible menace pour l'avenir. Les morts se cramponnent aux vivants. Chaque étape a légué, avec son expérience, ses préjugés, ses formules vidées de leur contenu, ses sectes qui ne veulent pas mourir. Goutaudier ? Nous l'avons tous rencontré, c'est l'ouvrier, avec des traits de petit-bourgeois ou le petit-bourgeois porté vers les ouvriers — démocrate, pacifiste, toujours à mi-chemin, toujours partisan des demi-mesures, c'est le père Bourderon collectif, dont l'honnêteté bornée a été plus d'une fois dans l'histoire le frein de la révolution. Et tous, nous connaissons Favrolles, ce chevalier de la phrase, qui prêche aujourd'hui la répression sanglante, pour se trouver demain dans le camp de la bourgeoisie victorieuse. Favrolles, dans le mouvement ouvrier français, c'est le type le plus répandu, le plus multiforme, et toujours identique dans sa diversité.

Ces Hervé brailards, insulteurs de foire, anti-milita-

ristes, « sans-patrie », apôtres du sabotage et de l'action directe, et plus tard oracles patriotiques des concierges, valets de presse des coterie petites-bourgeoises, ivres de chauvinisme ; ces Sébastien Faure, libertaires, pédagogues, néo-malthusiens, beaux parleurs, anti-militaristes, toujours armés d'un vaste programme plein de promesses, les dispensant de toute démarche pratique et toujours disposés à conclure quelque compromis avec le ministre, si celui-ci sait les flatter. Le radicalisme verbal, la politique des formules intransigeantes qui n'ouvrent la voie à aucune action et consacrent par conséquent la passivité sous le masque de l'extrémisme, était et reste la rouille la plus pernicieuse du mouvement ouvrier français. Des orateurs qui ne savent pas en commençant leur première phrase, ce qu'ils diront dans la seconde ; d'habiles bureaucrates du journalisme qui ignorent l'évolution des événements ; des « chefs » qui ne réfléchissent pas aux conséquences de leurs propres actions ; des individualistes qui sous le drapeau de l'autonomie de tout ce qu'on voudra : province, ville, syndicat, organisation, journaux — défendent invariablement leur propre individualisme petit-bourgeois contre le contrôle, la responsabilité et la discipline ; des syndicalistes qui non seulement ne sentent pas le besoin, mais même craignent de dire ce qui est, d'appeler une erreur par son nom, d'exiger d'eux-mêmes et des autres une réponse précise à une question et qui masquent leur impuissance sous les formes habituelles du ritualisme révolutionnaire ; des poètes magnanimes, qui veulent déverser sur la classe ouvrière les réserves de leur magnanimité et de leur confusion mentale ; des saltimbanques, des improvisateurs, qui sont trop paresseux pour penser et qui s'offensent qu'il y ait des gens ayant l'habitude et la capacité de penser ; des bavards, des faiseurs de calembours, dénués d'idées, des oracles de clocher ; de petits curés, révolutionnaires d'église, se combattant mutuellement — voilà le terrible poison du mouvement ouvrier français, voilà la menace, voilà le danger ! C'est de cela que nous parle le drame de Martinet, dans sa langue virile qui associe la plus haute vérité de la vie, la vérité de l'histoire, à la vérité de l'art. De par la force impérieuse des images artistiques, le drame exige de l'avant-garde prolétarienne son épuration intérieure, son affermissement dans l'unité de la discipline. Aux yeux d'un observateur superficiel, *La Nuit* peut paraître inspirée par le pessimisme, presque par le désespoir. En réalité, elle est dictée par une inquiétude profonde, par une légitime alarme. La France est vidée de sang. Les meilleures générations sont en terre. Le fils aîné de Mariette n'est pas revenu de la guerre, pour établir un nouveau régime. Mais il y a le petit-fils qui avait dix ans à la fin de la guerre, qui a seize ans aujourd'hui. En un temps comme celui-là les mois comptent pour des années.

Louison incarne dans le drame, l'avenir. Sur sa jeune tête qui travaille intensément, se lève le jour de demain et c'est bien ce qu'expriment les dernières paroles, paroles de paix et d'espoir, de Mariette. Mais il ne faut pas que Louison répète l'histoire de Ledrux.

Souvenez-vous en, ouvriers de France !

## A JEAN JAURÈS

Par Angelica BALABANOFF

Angelica Balabanoff est avec Alexandra Kollontai, une des femmes les plus célèbres de la Révolution bolchevique. Ancien secrétaire de l'Internationale, parlant et écrivant couramment dix langues, cette grande révolutionnaire trop âgée maintenant pour participer à l'action, s'est consacrée entièrement à la direction de son école, véritable oasis de paix dans la fièvre de Moscou. Poète de talent, elle sait aussi élever sa pensée et traduire dans une forme d'une pureté parfaite, l'idéal auquel elle a donné sa vie.

« Pour que le battement unanime de leurs cœurs écarte l'horrible cauchemar. »

Du dernier discours prononcé par J. Jaurès en France.

Tu l'as dit, tribun et penseur !  
Il aurait fallu unir les cœurs  
Pour écarter l'horrible cauchemar  
De la guerre.

Avons-nous manqué à notre devoir ?  
Tes paroles devraient-elles reprocher  
À ceux qui auraient dû être tes héritiers  
De ne pas l'avoir été ?

Ta mort a causé un vide terrible  
Dans les rangs de l'humanité  
Ta mort a été parmi les coups les plus sensibles  
Que la guerre nous ait infligés.

Et pourtant, camarade grand et fort  
Tu as bien mérité  
De ne pas assister  
À ce qui s'est passé  
Après ta mort.

On a dit que la guerre pour éclater  
A eu besoin de l'écartier  
Toi, son ennemi le plus implacable  
Qui de tout aurait été capable  
Pour la conjurer.

Mais on pourrait aussi dire  
Que ceux qui l'ont tué  
T'ont épargné  
Le plus grand des martyrs ;  
Tu es mort à temps.

Si tu avais vécu maintenant,  
Tu aurais vu combien l'humanité  
Est loin, ô maître  
De ce que tu la croyais être,  
Combien elle est résignée.

Tu aurais vu comme elle sait oublier  
Et pardonner ;  
Et comme au lendemain même du carnage  
Elle est retournée docile et sage  
À son esclavage.

Maître, tribun, poète  
Tu as bien su t'élever  
Aux sommets de la pensée  
Tu as su approfondir, anticiper  
Prédire, être prophète.

Mais tu n'as pas su mesurer  
Dans la grande générosité,  
Dans ton besoin de beauté  
L'abîme de la faiblesse humaine.

Cette peine,  
Cette honte, cette humiliation  
A été réservée  
À ceux qui ont eu le malheur  
De te survivre. À cette heure  
Ils ont expié.

Toutes leurs fautes. Telle est la leçon  
Que nous avons reçue... La mort a commencé  
Par sembler plus forte que la vie  
Car les hommes ne se sont pas défendus  
Ils se sont laissés faucher.

Puis quand c'était fini,  
Il sembla que la vie était devenue  
Plus forte que son ennemie :  
Elle l'a fait oublier.

Or, si la vie avait vraiment été forte  
Les hommes ne se seraient pas laissés  
Tuer.

Or, si la mort avait vraiment été forte  
Elle n'aurait pas été oubliée  
Par ses victimes.

Ce n'est que la faiblesse humaine qui a été  
Puissante  
Et constante.

Il a suffi d'un temps minime  
Pour faire guérir  
Les plaies du cœur,  
Pour sécher les pleurs  
Des mères.

C'est là notre crime, notre condamnation !  
Encore les morts ne sont pas comptés  
Encore le sang n'est pas séché  
Encore les cadavres ne sont enterrés  
Et déjà le genre humain, dans sa résignation

A oublié  
A pardonné.

Oh que tu es heureux  
De ne pas assister  
Au spectacle hideux  
De notre faiblesse  
De notre lâcheté  
Car ce sont elles les maîtresses  
De l'humanité.

Moscou, avril 1922.

## LECTURES ET DÉBATS

## Plaidoyer pour le paysan russe

Par PARIJANINE

Connaissez-vous la noire paysannerie de Balzac, celle de Zola, celle de nos réalistes et naturalistes de tout ordre ? Vous la connaissez sans doute, c'est-à-dire que vous connaissez les romans où cette paysannerie française nous est dépeinte, et vous vous dites certainement : Il serait bien triste, bien honteux d'être Français si nos paysans de France étaient les noirs animaux, les mauvais renards et les stupides cochons que l'on nous présente... en littérature.

Connaissez-vous notre histoire ? Vous la connaissez certainement fort bien et, de place en place, à travers le pays de France, votre imagination, sollicitée, dominée par des faits indiscutables, a vu pendant des siècles flamber les bûchers et les chambres ardentes, elle a entendu les cris des soudards et le « han ! » des bourreaux à la peine, les hurlements des suppliciés et les sanglots des villes livrées aux droits de la guerre. Et si, par malheur, vous manquez d'imagination, vous auriez les exemples de la vie contemporaine, vous auriez, hélas ! trop de souvenirs personnels pour évoquer nettement les épouvantes que garde en son secret la nature humaine. Qu'avez-vous vu, qu'avez-vous entendu, qu'avez-vous fait vous-même depuis l'été sanglant de 1914 ? Que lisez-vous chaque jour dans votre journal ? Quelles cruautés, quelles monstruosités servent à votre distraction quotidienne ? Les représailles sanguinaires de vos préfets et de vos gendarmes troublent-elles votre sommeil ? La férocité des « centrales », les matraques des argousins, les femmes et les enfants piétinés par la grosse botte, — quand vous n'en pleurez pas, font le thème de vos plaisanteries inépuisables ; vous appelez cela : « passages à tabac »... Fameux tabac de France ! monopole du régime ! Vous avez des bagnes pour les honnêtes gens, vous avez les cellules du silence, vous suivez l'évolution des grèves de la faim, et vous regardez les forces du luitteur se décomposer avec l'attendrissement que vous inspire aussi le nez tuméfié de Carpentier. Vous avez, de temps en temps, le coup de quatre heures du matin, au coin du boulevard Arago... Voilà l'un des aspects du monde français.

Si l'égorgeur de 1914 et si les brutes de la Préfecture suffisent pour caractériser à vos yeux l'homme de France, vous abusez des faits. Vous ignorez délibérément la complexité de la nature humaine qui a au moins trois cent mille ans de développement depuis le règne de l'instinct primordial.

C'est pourtant un jugement de ce genre que formule Maxime Gorky contre le paysan russe dans l'article que vient de publier la *Revue Bleue* (n° du 2 et du 16 sept., traduction de M. André Pierre). L'auteur des *Déchus*, qui, dans les groupes de l'idéologie russe, marque nettement sa place parmi les représentants de l'occidentalisme, connaît admirablement les défauts et les vices de son peuple ; mais il semble vraiment, dans la tristesse qui l'accable, ne connaître plus que cela. Et ce qu'il reproche au paysan russe, il l'a noté surtout parce qu'il croit apercevoir en cela la différence essentielle, la singularité fatale qui, toujours, d'un homme russe a fait une nature étrangère, hostile à la culture européenne. Gorky blâme les grands écrivains, les publicistes et, en général, les in-

tellectuels de son pays, il blâme plus fortement encore les révolutionnaires et plus âprement que jamais les théoriciens et les commissaires du stalinisme pour ce qu'ils ont idéalisé le moujik, ce misérable sauvage. Mais lui-même, Gorky, ne sait-il pas qu'il demeure en deça de la vérité, qu'il idéalise à rebours quand il généralise ainsi l'odieuse misère morale que l'on rencontre en effet dans les sombres villages ?

Il est impossible à tout homme renseigné et de bonne foi de mettre en doute le généreux patriotisme, le conscient internationalisme et les aspirations socialistes de Maxime Gorky. On ne peut lui dénier non plus le courage civique : par toute sa vie antérieure, par ses écrits et son attitude aujourd'hui, il a maintenu fermement, et non parfois sans péril dans les troubles populaires, ce qu'il estimait être son droit ou son devoir de citoyen. Son action sociale a été souvent bienfaisante. Et cependant Gorky n'est pas, dans toute l'étendue du terme, un homme courageux...

Il est étonnant même qu'il ait des ennemis. Il est heureux (et extrêmement honorable pour lui) qu'il en ait. Car il ne se rend dangereux que par mégarde et ceux qu'il menace, ce ne sont pas les adversaires qui le haïssent, ni les anciens compagnons de lutte qu'il désapprouve, mais bien ceux qu'il chérit le plus sincèrement, les déshérités et les ignorants dont il voudrait faire, le plus tôt possible, les adeptes de notre civilisation européenne, de bons « démocrates », de bons « Européens ».

Un certain courage manque à cet artiste. En Maxime Gorky l'artiste domine en effet, le sentiment entraîne la pensée, l'imagination inquiète sans cesse la raison. Il y a, si l'on accepte ce mot, beaucoup de *bovarysme* en sa mentalité : il ne se pardonne pas, il ne pardonne pas à son peuple de tenir de si près à l'Orient, à l'Asie ; son tourment est d'avoir vécu sur le seuil de la civilisation occidentale, de n'avoir entendu que de loin les flonflons de nos « démocraties », de n'avoir participé qu'en parent pauvre à nos fêtes officielles. Il n'a point le courage de sa destinée, des destinées du peuple russe, de la douloureuse et glorieuse épopée révolutionnaire. Il ne voit point ou craint même de voir que le peuple russe a manifesté depuis huit ans, depuis dix-sept ans, et même depuis ses origines, beaucoup plus d'activité laborieuse, de volonté, d'endurance et de bravoure qu'il n'en fallait pour attester son héroïsme naturel. Il cite à plaisir (sombre plaisir d'un cœur mélancolique) les proverbes nationaux, les horreurs de la guerre civile et les faits-divers qui semblent suffisamment confirmer sa thèse. Mais il paraît oublier l'idéal humanitaire, tous les espoirs, toutes les générosités, toutes les miséricordes qui ont inspiré et caractérisé la pensée russe dans le monde moderne ; et, si grand qu'il soit comme écrivain, il n'appartient pas à Gorky de démentir ses prédécesseurs : les Dostoïevsky, les Tolstoï, les Tchekhov ont toujours rendu grâce au peuple qui les avait nourris et enrichis de sa morale instinctive ; et, quand on dit le peuple, sur la grande terre de Russie, on parle nécessairement du paysan, car l'ouvrier lui-même est un paysan. Si les vues de Gorky sont assez justes quand il définit l'antinomie de l'Occident actif et de l'Orient con-

templatif, il se refuse à constater que le rôle particulier de la Russie (ce que d'aucuns ont appelé son messianisme) consiste précisément à unir les tendances que le passé isolait, à corriger les erreurs de la contemplation par l'expérience et les égarements parfois odieux de l'énergie par la méditation; que la Russie devient ainsi l'instrument d'une recherche universelle, que par ses souffrances, par ses fautes mêmes, la Russie contribue à régénérer, ou plutôt à créer cette civilisation, cette véritable démocratie, cette fraternité que des siècles à venir réaliseront enfin si l'homme est digne de lui-même.

Enfin, il convient de dire que certaines époques, certaines circonstances comportent des devoirs exclusifs. Gorky est un homme sincère et il se livre tout entier au culte de la vérité. Mais la connaît-il sans voiles? Est-il tellement sûr de ne l'avoir point défigurée? N'a-t-il point cédé (une fois de plus) à son humeur impatiente, à quelque impression d'artiste, à quelque préjugé de grand intellectuel? Et songe-t-il, dans ce cas, à sa responsabilité devant l'histoire? Le témoignage, véridique ou erroné, qu'il apporte à l'Europe conservatrice n'est-il pas inopportun? Ce tableau hideux de l'âme russe qu'il a dressé, la presse bourgeoise l'accueille avec empressement et le gardera dans sa galerie. A l'époque où le sort de la révolution russe, du peuple russe, du paysan russe est en suspens, à une époque décisive pour le prolétariat mondial, Gorky se devait peut-être, il devait à son *occidentalisme* de définir plus longuement, plus équitablement, les aspects et les ressources morales de l'âme russe. Il a adopté une attitude qui n'est point celle du combattant devant l'ennemi, ni du savant devant le phénomène. Plus russe lui-même qu'il ne paraîtrait le désirer, il se présente au nom des siens, en pénitent, la corde au cou, devant un monde superbe et vain qui négligera la générosité de ses intentions et abusera de ses aveux.

On jugera peut-être présomptueux que le signataire de

ce trop bref plaidoyer discute les appréciations d'un grand écrivain dont l'œuvre est un impérissable document d'histoire sociale. L'avocat, mis en cause, affirmerait pourtant qu'il a vécu, pendant de longues années, dans l'intimité de ses clients, qu'il a travaillé de ses mains aux besognes du village, et mangé le pain noir de la guerre, le pain terreux de la révolution, et qu'il s'est bien souvent complu dans la société des paysans russes. Anarchie, paresse, cruauté? Allons donc! Il a vu parfois cela et fréquemment autre chose. L'individualisme soi-disant irréductible de l'homme russe a cela de merveilleux qu'il s'adapte ingénieusement aux besoins collectifs, ce que Gorky ne nie point: « Le village s'efforce de penser au pays comme à un tout ». En cela même est l'originalité du socialisme russe, pour qui le communisme, le collectivisme trouvera sa fin suprême dans l'affranchissement de l'individu, tout ainsi que notre matérialisme pratique a pour but d'élever l'homme sur la matière. Ces rudes travaux de la saison estivale, qui se succèdent sans interruption et au rythme fiévreux d'une courte saison, ce temps de *strada* (du verbe *souffrir*). Gorky oublie-t-il que ce sont des occasions de réjouissances, de promenades et de rêveries jusqu'à l'aube, que les femmes se parent alors de leurs plus voyants atours, que toute la campagne, haletante et fourbue, chante avec le rossignol et qu'il n'y a pas d'homme plus aimable qu'un faucheur? Cruauté, dureté envers les femmes? Est-ce en Russie qu'il faudrait inventer l'amour? Et les femmes d'aucun pays ont-elles imaginé un mot plus attendrissant que ce verbe *jalieli* (plaindre, avoir pitié) qui, en ce pays, de misère, dans le langage des paysannes, signifie: aimer. Aimer, c'est plaindre l'homme (non d'une pitié cruelle, méprisante, tourmenteuse, mais d'une quasi maternelle pitié qui étanche la douleur et le désir.

L'homme russe est, à sa façon, ce que sont tous les hommes. Il accomplit son œuvre dans l'opprobre des mauvais jours. Mais il n'a pas besoin de compter les justes qui l'ont déjà justifié.

## LA TRAITE DES MUSES

Nous n'avons jamais cru devoir entretenir les lecteurs de *Clarté* des romans de Monsieur Pierre Benoit. Ces fariboles et ces lieux communs dits « d'aventure » n'intéressent guère, en effet, que les désœuvrés — nous voulons dire ceux pour qui n'existe aucune réalité, aucune vie. *L'Atlantide*, *Pour Don Carlos*, *Le Lac Salé* ont traîné ou traînent encore sur toutes les chaises-longues.

Mais si, décemment, nous ne saurions parler ici de telles « œuvres » — où le poncif romanesque de l'action le dispute à la platitude du style, — les faits et gestes de leur auteur, l'in vraisemblable battage auquel celui-ci a recours pour chauffer le public et lancer ses produits, rentrent naturellement dans le cadre de cette rubrique. Certes, parmi tous ceux qui font commerce des Muses, Pierre Benoit est un des plus gros traitants, un des plus habiles marchands de viande.

Vous avez tous pu lire récemment dans la grande presse le récit de son enlèvement, l'évocation de l'inquiétude de sa « fiancée », en première page, sur deux colonnes, avec des manchettes respectables, ce n'était dans le *Petit Parisien*, le *Journal*, le *Matin*, etc., que détails et sous-entendus plus ou moins spirituels, sur le prétendu

enlèvement de M. Pierre Benoit par les Sinn-Feiners. Plainte avait été déposée à la Tour-Pointue, et gravement M. Faralieu avait fait semblant de commencer une enquête. On multipliait les photos et les interviews de la « fiancée ». Je ne sais plus quel « employé » de Bunau-Varilla se faisait recevoir par elle chez le couturier où elle s'occupe de décoration.

— De quelle sorte de décoration vous occupez-vous, mademoiselle?

— Oh! moi, je fais dans les plumards, répondait l'ingénue.

Et ainsi de suite jusqu'à ce que M. Benoit revienne mystérieusement pour s'en aller de même avec sa fiancée, non sans que la grande presse ait annoncé que son nouveau roman: *L'Oublié* paraîtrait incessamment.

« Business is business » et lard pour lard. La réclame nutritive vaut bien de risquer l'inculpation d'outrage à la magistrature. Que dis-je! Lauréat d'académie, royaliste d'Action Française, décoré de la Légion d'honneur par M. Léon Bérard et fonctionnaire, Benoit ne courait aucun risque. Ne fait-il pas partie à sa façon de l'Union des Intérêts Economiques?

CHIL.

## LES INNOCENTS

### LE RETOUR

Par Andréas LATZKO (Traduit de l'allemand par Lucien CHASSAIGNE)

L'écrivain hongrois Andéas Latzko termine sous le titre général « Les Innocents », une série de nouvelles d'après-guerre. Nous commençons aujourd'hui la publication d'une des plus marquantes: *Le Retour*, dans laquelle nos lecteurs retrouveront l'âpreté douloureuse des pages les plus terribles d'« Hommes en guerre ».

#### I

C'était exactement comme autrefois, quand il était petit: On l'interrompait au milieu d'un livre captivant et on l'appelait à table. Tandis que son père parlait argent, clients, décrivait un précieux collier de perles qu'il espérait vendre, la salle à manger oscillait comme la nacelle d'un ballon, bien au-dessus des hommes et des choses, découvrant un spectacle où la réalité n'intervenait que comme intermède comique. Sitôt après le « Deo gratias », l'appartement de Monsieur Geiger, joaillier de la cour, se transformait: chaque chose remise en sa place, prenait l'aspect de froideur et d'inutilité que prend un décor, une fois la pièce jouée — et l'enfant pouvait retourner à son livre toujours ouvert, dans l'atmosphère enivrante des grandes passions.

C'est de cette façon que le jeune Geiger avait d'abord considéré la guerre. L'adieu aux parents, les premières marches, les nuits au milieu des forêts russes aux racines gonflées de sang, semblaient pour le profane effroyablement excitants; mais le lecteur averti pensait déjà à l'épilogue du roman, au retour, quand il serait un héros, la poitrine constellée de médailles.

L'évolution s'était accomplie peu à peu. Sans qu'il s'en doutât; le romantisme sanglant de la guerre, jour et nuit, semaine après semaine s'effaçait de son corps et de son âme: il devenait banal. Et le sofa de peluche de la salle à manger de Vienne reculait de plus en plus dans le lointain. — Après six ans de captivité, il feuilletait toutes ses perceptions de l'insipide réalité comme des contes, dévotement, avec un léger doute, qui, dans sa poitrine rongée par la nostalgie du pays, lui faisait étrangement mal.

Derrière le mur de planches, dans la steppe sibérienne, l'imagination hardie du poète aurait-elle pu créer un rêve plus brillant, plus enchanteur que la métamorphose du porte-drapeau déguenillé en le beau Willy Geiger d'autrefois?... Quel plus beau conte imaginer sur un lit de camp de prison, qu'une partie sur la Kartnerstrasse et le Graben, où l'on nageait, où l'on ramait dans un flot de femmes élégantes que l'on pouvait frôler, conquérir et étreindre?...

Il faudrait pourtant bien que cette opprimante réalité cessât un jour, qu'elle laissât le jeune Willy Geiger revenir à son livre commencé, dans la maison confortable, toute envahie de la joie de le revoir, comme un aquarium s'emplit d'eau.

Ces six années passées dans le sang et dans la baraque de planches, ces six années tristement vécues toutes, prises sans appel sur la mince provision de ses années de vie, devaient donc tenir lieu des six chapitres merveilleux aux-

quels avait droit sa jeunesse entre 19 et 26 ans?... Toutes ces pensées pénibles, Willy Geiger avait réussi à les écarter de sa poitrine jusqu'au moment réel du retour.

Il aurait voulu revenir dans la vie comme à un livre commencé, un livre dont le contenu ne change pas, bien qu'on le laisse attendre... La guerre?... Deo gratias!... Ah! on devrait pouvoir recommencer juste à l'endroit où la lecture a été interrompue; c'est le deuxième chapitre, ce sont les premières discussions politiques, pour la première fois c'est l'approche craintive d'une femme mariée, c'est le premier duvet!...

Il savait bien que tout avait beaucoup changé. La révolution russe, le bolchevisme avaient déferlé contre la cloison de planches et fait rejaillir dans le camp leur écume bouillonnante, sans pouvoir complètement démolir la palissade haie. Le démembrement de la patrie, la fuite du jeune empereur, l'établissement de la république d'Autriche allemande, tous les événements formidables de ce temps avaient été cent fois discutés, mais froidement, avec l'objectivité de l'astronome qui observe des éruptions volcaniques sur une planète étrangère. L'apparition d'un nouvel inspecteur ou d'un nouveau cantinier, chaque petit changement à l'intérieur du camp avait sur eux une action plus probante que tous les grands bouleversements sur la partie du globe en dehors de l'enceinte.

Et même la lettre de sa mère, qui lui annonçait la mort du père, l'avait touché comme un présage, comme un avis, mais non comme l'exécution d'une sentence de mort. Le sentiment exact de la douleur s'était perdu en lui et il semblait attendre la délivrance qui le laisserait s'éloigner de ces lieux où la mort n'avait agi que par son absence.

Les âmes faisaient tant de vœux, les bras se tendaient vers tant de choses inaccessibles sous la voûte des étoiles qui, ironique dans son étendue sans limites, engloutissait le camp, la nuit! La mort de son père avait terni l'image de la Liberté, mais cette impression cédait à son désir de franchir la barrière du camp. Et d'ailleurs cette Liberté apparaissait si lointaine, si improbable que rien, pas même cette perte cruelle, ne pouvait en diminuer le prestige.



...Enfin, le « jeune » Willy Geiger sauta pour de bon au cou de sa mère! Son visage était profondément labouré; les années qu'il avait passées à ne rien faire, qu'à penser, l'avaient sillonné de rides. A ce moment-là, la mort lui porta son terrible coup de poing; le rapatrié fut frappé de ce vide que tout disparu laisse après lui; si bien que, le souffle coupé, les lèvres blémies, il resta pendant une seconde plus mort que vivant... Et Willy Geiger comprit dans la douleur de cet instant sans fin, que son père était mort, que sa mère était une pauvre vieille femme sans le sou et qu'il était lui-même devenu un homme. Tout cela s'était passé pendant qu'il était absent — de façon sournoise. On eût dit qu'une main malveillante avait volé le beau livre d'amour et de jeunesse de l'élégant Willy Geiger et l'avait remplacé par quelque

vieux volume d'une bibliothèque publique, au vingt-sième chapitre du roman d'un malheureux jeté sans armes dans la lutte pour la vie.

Il entendait sangloter sa mère : il se serrait contre elle, triste et point du tout dans l'attitude d'un rapatrié qui, de retour à Vienne, touche enfin l'instant qu'il a attendu tant d'années !...

Pourtant, l'avait-il assez souvent répétée, cette arrivée ; s'y était-il assez exercé, comme on s'exerce pour un examen, vivant d'avance, mille fois, chaque minute du retour, pour ne pas permettre à sa joie d'être gâchée par des déceptions. Il savait bien que ce lui serait dur d'être le soutien d'une pauvre, pauvre veuve, à lui qui n'avait connu Vienne que comme fils unique du joaillier de la Cour. Mais il avait pris cela légèrement ; persuadé qu'après l'apprentissage de la captivité, après les six ans qu'il venait de passer, rien ne pourrait plus atténuer en lui le sentiment merveilleux de la liberté.

Pauvre ou riche, la différence lui paraissait mince, vue à travers cette grille qui rendait tous les hommes semblables, les faisait tous hargneux, jaloux, mauvais comme des singes. Il s'imaginait avec douceur le retour de la goutte d'eau qu'il était, dans cet immense réservoir d'hommes qu'est Vienne. Il échapperait enfin à la guerre ; il n'y aurait plus d'appels, plus de contrôles ; il ne serait plus une proie pour tous les regards ; il serait libre ; il pourrait vivre sans être remarqué, dans l'ombre de ceux qui tiennent à briller.

Pendant les onze semaines de la traversée, de Vladivostok à Trieste, il passa, aveugle et sans s'y intéresser, à côté des splendeurs des tropiques : Singapour, Colombo, Suez, — tous les rêves, tous les désirs de son enfance ! Il était obsédé par l'attente du moment où le navire accosterait, et le délivrerait du voisinage irritant de sept mille rapatriés, de leurs coude, de leurs conversations ! La courte journée passée dans le train, le long des stations pavées et des orphéons de village, dernière épreuve vécue dans cet habit qu'il portait depuis sept ans, n'avait fait que fouetter son impatience. Il aurait voulu sauter par-dessus la dernière barrière, le discours d'arrivée, aux mots ronflants « Le pays... camarades... », l'effrayait déjà. Complètement penché à la portière, il regardait grandir Vienne, à mesure qu'on approchait. Il bénissait la pauvreté, souhaitait même la misère, pourvu qu'elles lui rendissent la liberté, qu'il fût enfin lui-même et non plus une unité dans un troupeau.

Il s'engouffra dans la gare ; il dut passer au contrôle, montrer ses papiers ; ensuite... ensuite, il se précipita dans la foule, de l'autre côté de la barrière, comme dans un fleuve, plongea, remonta, et se tint droit dans le soleil, tout seul. Il revenait, aujourd'hui, après sept ans !

Au même instant, il se sentit ébranlé dans tout son corps comme par une décharge électrique. Le pays anéanti, noyé dans la misère, qu'il s'était représenté, n'existait pas. Sur la grande place toute ensoleillée, les cochers faisaient claquer leur fouet, des automobiles ronflantes attendaient, les portefaix grouillaient, affairés. Tout était exactement comme avant. Mais Willy Geiger ne pouvait pas, à peine arrivé, appeler une voiture ; on ne lui demandait pas, chapeau bas, « où faut-il conduire Monsieur le Baron ? » Vienne attendait toujours ses hôtes avec la même servilité ; mais Willy Geiger restait là, son sac mouillé voûtant ses épaules, immobile parmi tout ce peuple en mouvement, bousculé, presque écrasé. Un agent l'invectiva. Il regarda de l'autre côté de la grande place.

Du plus loin qu'il se souvenait, la foule des pauvres attendait là, écrasée derrière un cordon d'agents.

Là non plus, il n'y avait rien de changé. A peine la cocarde sur le képi des agents, et encore, de loin, cela ne se voyait pas. Ils étaient toujours à leur ancien poste, pour garantir la chaussée contre l'invasion des pauvres.

Il fallait bien garder la route libre à ceux qui pouvaient se payer une voiture, pour qu'ils ne courussent pas le danger d'écraser quelqu'un. On pouvait certes dire, en renversant les termes, que les pauvres étaient ainsi protégés contre le danger d'être écrasés. Mais tant de prévoyance ne servait de rien à Willy. Epuisé, pliant sous le poids de son sac, il devait traverser cette cohue, bousculé, étourdi par les cris des porteurs, des cochers et des chauffeurs qui guerroyaient afin de permettre à leurs clients de passer plus vite.

Et cela aussi, avait toujours existé ; seulement Willy Geiger laissait autrefois les autres suer à sa place. Il n'avait jamais eu un regard pour le côté des pauvres, vers lequel il se dirigeait à présent. Il appelait à pleine voix « Maman, Maman ! » Le cri chaud de « Willy ! » lui répondit, et, guidée par le fil de la voix aimée, une vieille femme émergea du peuple, levant son visage émacié et triste vers les yeux effarés de son fils.

Le voyage dans le tramway bondé, où des gens hargneux le serraient, le fit se souvenir de sa captivité. Il avait cru être libre, et voilà que s'éveillait presque en lui le soupçon qu'on lui faisait une amère plaisanterie, qu'il recommençait sa vie. Car c'était de la même manière, exactement de la même manière qu'on les avait transportés à travers la Russie, entassés à quarante ou cinquante dans des wagons à bestiaux. Pourtant les coups de baton, les cris de haine ne lui avaient jamais fait autant de mal que ce voyage dans sa ville natale, où les gens regardaient de côté son sac, et grognaient : « C'est tout de même un peu fort !... »

Au moins, là-bas, quand les badauds, de leur compartiment, regardaient « l'Ennemi » comme une bête capturée, on pouvait leur dire « Attendez un peu ; quand je retournerai chez moi, je serai un Monsieur comme vous. » Mais ici, dans sa patrie, comment se protéger contre l'impassibilité hautaine des élégants dont les autos dépassaient le tram, et qui filaient comme des flèches auprès de leurs « compatriotes » ? L'odeur de sueur le prenait à la gorge, le sac l'écorchait, la honte et la douleur de ne pouvoir demander une place assise pour sa vieille mère l'emplissaient d'une cuisante amertume.

Dehors, chaque coin de rue, chaque maison le saluait de souvenirs. Le tramway roulait entre deux rangées de vitrines, comme entre deux parois de verre. Et derrière ces parois, tout le raillait ; les victuilles appelaient l'affamé, les vêtements le déguenillé ; les bas de soie excitaient sa chasteté exaspérée. Après ces six années perdues, il sentait pour la première fois le voisinage d'une femme.

Tout ce dont il avait rêvé derrière les fusils chargés de l'ennemi était là, sous son nez. Seule l'en séparait une mince cloison de verre, et on osait dire qu'il était libre !

La captivité, à chaque tentation, vous posait sa baïonnette sur la poitrine. Elle était impitoyable et pourtant mille fois plus généreuse que cette souricière à l'appât alléchant. La société, avec ses argousins et ses prisons, guettait la main tremblante et avide, semblable à un chien bien dressé, que la loi tiendrait en laisse.

Willy Geiger ressassait ces tristes pensées, tandis que de halte en halte, il approchait de son foyer. Il était oppressé par l'idée qu'il tombait de plus en plus profond dans le puits vide de la pauvreté, dont les murs de verre lisse ne laissent remonter personne. Cela ne servait de rien qu'il se contractât la bouche dans un sourire, chaque fois qu'il rencontrait le regard de sa mère ; il ne pouvait se cacher à lui-même qu'il ne restait plus en lui une seule goutte de joie. La révolte grondait, emplissant tout son être, jusqu'aux lèvres. Il se défendait, il cherchait à se protéger derrière ses souvenirs de jeunesse ; il s'accrochait aux idées qu'il avait respirées autrefois dans l'atmosphère de sa famille, lui, petit-fils d'un intendant des domaines impériaux, fils d'un fournisseur de la cour ; il les mettait devant lui, s'en servait comme de boucliers. La révolte balayait tout, comme le jour où il avait voulu sauter à la gorge de Stobitzer.

Lui, Willy Geiger, le voilà qui pensait comme cet homme méprisé. Était-ce possible ? Celui-ci s'était oublié jusqu'à monter la garde avec la troupe devant le camp des officiers prisonniers. Geiger n'avait pu croire que son ancien camarade d'école, le fils du chapelier Stobitzer, conseiller à la Cour, voulut réellement retenir prisonniers ses compatriotes, dans cette Russie révolutionnaire qui ne connaissait plus d'ennemis. Il était convaincu qu'il suffirait de quelques mots pour ramener Stobitzer à la raison. C'était pour cela, rien que pour cela qu'il avait accepté la dangereuse mission d'aller, en tant que parlementaire, visiter le traître au corps de garde. Et maintenant ? Maintenant les paroles de Stobitzer bouillonnaient dans son sang ; elles sortaient de terre, parcouraient en secret les maisons de Vienne. Leur drame se glissait dans la vie de toute sa ville chérie ; dans son retour aussi, puisqu'il devait répéter mot pour mot ce que Henrich Stobitzer lui avait dit, en Sibérie, il y avait deux ans. Était-ce possible ?

« Bonjour, monsieur le major ». C'est ainsi que le corporal avait reçu le porte-drapeau. « Nous serons les derniers à empêcher quelqu'un de se donner la liberté. Nous ne sommes là que pour protéger la liberté et nous marcherons en tête du convoi depuis Tobolsk jusqu'à Vienne, dès qu'il y aura une liberté en Autriche. »

« Tu sais qui je suis, Geiger. Si, tout de suite, après le « Matina », j'avais fait mon année de service au lieu d'aller au « Polytechnikum », je serais avec vous tous au camp des officiers, et, vraisemblablement, je serais encore aussi aveugle que toi. Mais je suis arrivé ici comme simple soldat. J'ai traîné des poutres, j'ai cassé des pierres, j'ai travaillé à construire des digues. Et j'ai vu ce que c'était que de donner toute la force de son corps, de six heures du matin à six heures du soir. On est une machine. La faim qui vous ronge le ventre vous fait marcher. J'ai vécu là exactement comme les ouvriers de monsieur mon père, que leur travail a porté au Conseil de l'Empire. Je pleurais presque en vous voyant dans votre camp, vous les nobles, marcher, vous promener. Vous, du moins, vous pouviez vous laver, vous aviez un piano, une bibliothèque, vous étiez maîtres de votre corps et de votre temps. »

« Réfléchis un peu, Geiger ; tu as assez de temps, à présent, pour penser. Imagine ce que seraient tes sentiments si une barrière te séparait de toutes les beautés de la vie : culture, musique, théâtre, propriété, confort, non pas en Sibérie, mais à Vienne, dans ton pays. Rappele-toi comme tu es mal à l'aise quand l'officier russe, « l'ennemi », en uniforme ennemi, s'en va à la ville après

l'appel. Mets-toi à la place des ouvriers de monsieur mon père. Chaque soir, quand ils sortent de la fabrique, les membres brisés, comme je me jette ici sur ma planche, ils nous regardent filer devant eux, dans notre auto bien éclairée, mes parents et moi. Et ils n'ont pas le droit de nous haïr comme leurs « ennemis ». Ils doivent au contraire mettre tout en jeu pour le bon renom de la fabrique, jusqu'à leur vie. Ils cassent des pierres, ils chauffent des chaudières, ils se déchirent les mains pour que le soir, bien soignés, bien habillés, nous puissions discuter à notre aise de la récente première. »

« Rentre en toi-même, Geiger, et tu comprendras pourquoi j'ai demandé à ces grands enfants de Russes de ne pas vous laisser partir tout de suite et de m'abandonner votre garde. On ne peut pas abolir par décret les différends entre nations, tant qu'à l'intérieur même des nations les différends subsistent ; tant que les nations sont divisées en deux parties inégales, l'une immense, où sont parquées les pauvres, et l'autre toute petite, celle réservée aux riches. Le monde entier est semblable à notre maudit camp ; mais ici, c'est la sortie qui est interdite tandis que, là-bas, on tend des fils de fer, on aiguise les baïonnettes, pour empêcher les exclus d'entrer. »

« Vous, vous voulez partir, et retourner au pays. Vous me traitez de coquin, de traître, peut-être même de cochon de juif, parce que je vous en empêche. Tiens, écoute, tu vas me comprendre. Ici, quand quelqu'un vole le matelas d'un camarade, pour être couché plus mollement, vous l'appellez égoïste, vous le méprisez, vous le mettez en quarantaine. Et bien vous pourrez retourner au pays, quand vous serez décidés à mépriser ceux qui font un lit trop dur aux autres, pour s'assurer la douce vie que nous avons menée jusqu'en 1914. Il n'y aurait plus alors de places réservées à donner, et plus besoin de postes de garde, ni en Autriche, ni ici. Jusque-là, ne vous évadez pas, je saurais vous reconnaître sous n'importe quel costume. Regarde, mets ta main près de ma patte durcie. Là. Cela suffit. »

Il avait dit bien d'autres choses, ce Stobitzer, mais ces quelques phrases étaient restées gravées dans la mémoire de Willy. C'était comme une blessure qui se serait rouverte. Son front avait la fièvre, et, dans le train qui le balotait, chaque secousse, chaque bruit le faisait souffrir. Il regardait avec des yeux fous les taches criardes des affiches. Il ne reconnaissait pas la figure de Vienne. On lui vantait de nouveaux bars, de nouvelles danses, de nouvelles boîtes de nuit, de nouvelles boissons. Il passait le long d'une ville de plaisir, et le train filait vite, vite, pour que les pauvres ne pussent même pas regarder par les fentes.

Il serrait les dents ; ce voyage lui faisait si mal, qu'il repensait avec envie au temps où il se reposait dans le camp, à 17 verstes de Tobolsk. Le désir l'empoignait de retourner là-bas, de s'enfermer avec les souvenirs que rien ne pourrait jamais changer. Il maudissait bien Stobitzer, qui lui avait gâté son arrivée, mais il sentait que celui-ci avait raison. Il aurait mieux valu rester séparé par la force de toute jouissance. Mais élever soi-même un mur de séparation entre soi et la vie, porter devant soi, comme un écriteau cette phrase impitoyable : « Je suis pauvre », c'était bien plus dur.

Enfin tous trois, avec leur sac comme chargé de plomb, ils s'écrasèrent pour sortir de leur cage roulante. Il lui fallut traverser la rue à pied, avec sa charge. Ces sept dernières années auraient dû le préparer ; il crut pourtant passer

sous les verges. Que le diable emporte Stobitzer, il avait pourtant raison. Ces maisons-là n'avaient jamais vu arriver Geiger autrement qu'en fiacre. C'était moins dur d'être enfermé en Sibérie que de les longer à pied, comme un pauvre commis. Pour le narguer, un taxi et un fiacre passèrent au même moment. Ils rappellèrent au rapatrié que toutes ces choses existaient encore, et qu'il en était maintenant privé.

« Privé », ce mot courait après lui comme un chien hargneux. Geiger entra et respira enfin, caché dans la maison tranquille et respectable.

Là, il se sentait à l'abri de Stobitzer et de ses phrases haineuses. Il y avait bien quelques petits changements. Le tapis d'escalier n'était plus là, le stuc était cassé dans les coins. Mais c'était toujours la vieille maison qu'il avait fait retentir du bruit de ses éperons, voilà sept ans, en entrant dans la tragédie mondiale.

Plus qu'un palier et la porte s'ouvrait. Il verrait le sofa de peluche et les portraits de l'empereur François-Joseph, de la gracieuse Elisabeth, au-dessus du grand dossier.

A cet instant, toute sa révolte tomba. Pendant ses innombrables promenades dans le camp, Willy Geiger avait souvent pensé à sa dévotion pour l'empereur, à sa loyauté sans réserves, à son adoration pour l'autorité. Il les avait prises dans sa main comme des bijoux qu'on aurait voulu lui vendre, il les avait regardées à la loupe, soupesées, éprouvées pour voir si c'était là des idées vraies. A présent qu'il entrait dans l'antichambre, il respirait simplement avec joie l'atmosphère de son enfance et de sa jeunesse. Son esprit dans un doute avait autrefois terni le vieux respect qu'il avait pour l'argent, la puissance, et le nom. Au seuil de la maison paternelle, tout cela brillait de son ancien éclat.

Trainant son sac derrière lui, il entra dans sa chambre. « Non, par ici, Willy », lui cria sa mère effrayée; et elle poussa rapidement la porte de la salle à manger. Étonné, il s'arrêta. Il vit sa mère toute honteuse baisser les yeux comme à confesse. Il l'entendit, comme de loin, balbutier une explication angoissée. « J'ai loué les quatre pièces du devant à Mme Binder, tu sais, la célèbre aybille Binder. Elle me donne 500 couronnes par mois, une misère. Sans cela, on m'aurait réquisitionné les pièces pour un mendiant. » Elle s'arrêta un instant, pour guetter l'impression, et termina très vite. « J'ai transporté la bibliothèque dans la salle à manger, et chaque soir, j'y ferai ton lit sur le grand divan. »

Willy Geiger restait muet, les lèvres entre-baillées. « Et toi? » dit-il comme en un souffle. Cette nouvelle l'avait atteint de tout son poids. Il se raidissait contre le mal, pour ne pas laisser voir à sa mère qu'il chancelait intérieurement. Vite, comme si elle avait eu peur d'arriver trop tard, elle le rassura. « Je me suis arrangé quelque chose dans notre ancienne chambre de bonne. Tu verras, c'est très propre. » Elle répéta, sans même respirer, pour bien lui persuader qu'elle n'avait fait aucun sacrifice : « On l'a remise à neuf, naturellement, tu verras, c'est très propre. » Geiger entra dans la salle à manger derrière sa mère, trainant son sac. Il le jeta là sans dire un mot, sans honorer d'un regard sa bibliothèque et ses livres chéris.

Là aussi il était prisonnier!... Là aussi, derrière cette porte qu'il avait tant regrettée, derrière cette plaque de cuivre où était gravé à jamais le nom de Geiger, là aussi, c'était l'étranger. Il ne pouvait plus se tenir debout. Il croyait sentir l'odeur repoussante des latrines sibériennes.

Il revoyait ces boîtes débordant d'ordures, dans lesquelles des hommes qui ne se connaissaient pas devaient accomplir coude à coude leurs fonctions les plus intimes. Son dégoût le serrait à la gorge et il regardait autour de lui, effaré.

Il n'avait même plus de foyer, même plus une porte qui pût servir de barrière entre lui et le monde extérieur. Autrefois, la petite plaque de cuivre était un vrai bouclier. Elle protégeait trois personnes, qui toutes les trois s'appelaient Geiger, et qu'unissaient des liens de famille. Maintenant une dame plus riche que sa mère avait acheté le droit d'être aussi chez elle derrière cette petite plaque. Un fil de fer barbelé coupait en deux l'appartement, il tassait sa mère dans la chambre de la bonne et les chassait des quatre pièces qui donnaient sur la rue. Qu'est-ce que disait donc Stobitzer? Un immense camp où étaient parqués les pauvres et quelques places réservées; il fallait être assez riche pour en payer l'entrée. Est-ce que tout ne se passait pas comme cela? Mme Binder avait de l'argent; à elle la première place. La pauvre vieille n'avait qu'un fils. La patrie le lui avait pris tout jeune, avant même qu'il sût servir, et l'avait expédié en Russie pour sept ans. Elle avait dû quitter ses meubles et céder la place.

Pleine d'angoisse, Mme Geiger épiait le visage de son Willy. Les traits de celui-ci s'étaient creusés. Elle se hâta d'ouvrir la porte de la salle de bains. Cette pièce appartenait aussi à Mme Binder. Elle l'avait simplement prêtée, pour le retour du héros. Mais la mère se garda bien de le dire : « Arrive, Willy, cria-t-elle, je suis sûre qu'un bain chaud te fera du bien, après la saleté de la captivité et du voyage. » Elle regardait toujours le sombre visage de son fils, avec attention, pour y chercher un signe de joie. Willy, debout sur le seuil, suivait ce regard, délicatement, comme il aurait fait d'un bijou, il prit dans ses deux mains la tête de la vieille femme toute tremblante. Plein de respect, il cherchait lui-même un éclair de joie dans ces yeux éteints. « Sois jalouse, maman, dit-il, cette baignoire blanche est peut-être ce que je regrettais le plus. »

Pendant un instant, tout s'éclaircit dans la pièce empuée. Mme Geiger rayonnait de voir son plan réussir. Le pauvre garçon avait bien le temps demain d'apprendre qu'il n'avait plus cette salle de bains. Willy sentait la joie qu'avait sa pauvre mère de pouvoir encore lui offrir quelque chose. Il voyait à côté de la baignoire, sur une chaise, une chemise comme il n'en avait pas revu depuis sept ans. On l'avait soigneusement pliée, les boutons d'or de son père brillaient aux manchettes. Au porte-manteau pendait, manches ballantes, son costume civil gris-clair, doublé de soie. On eût dit que seul, dans ce monde méconnaissable, il avait fidèlement attendu Willy Geiger, à la mesure de qui on l'avait coupé. Les yeux de Willy étaient restés secs quand il avait revu la lamentable vieille qu'il avait connue jadis élégante. Mais il ne put retenir ses larmes devant cet habit qui était demeuré neuf, grâce aux soins que lui avait donné la mère jusqu'au retour de son fils. A la vue du vêtement qui pendait pour le recevoir, il comprit que cette vieille femme aux mains calleuses, usée par le veuvage et la pauvreté, l'avait désiré de tout son être, parce qu'il était le seul amour qui lui restait au monde. Et les sanglots de l'homme mûr, arrachant au visage durci le masque des années de captivité, faisaient revivre aux yeux de la mère son enfant, son tout petit enfant en costume marin, pleurant parce qu'il venait de crever son premier ballon.

Sous le porte-manteau, la mère et le fils s'étaient reconnus. Ils s'embrassaient et pleuraient. L'habit qui les avait réunis semblait les bénir de ses manches vides et verser sur eux, à grands flots, le souvenir.

La porte avait à peine séparé les deux visages rayonnants sous les pleurs, qu'ils redevinrent durs. Chacun dans sa pièce, ils retombèrent dans la solitude, et, peu à peu, s'enlisèrent sans espoir dans l'épaisse fange du souci.

Madame Geiger mit la dernière main à la table parée de fleurs. Elle apportait les mets, heureuse de chaque plat, heureuse de toute la richesse de ce premier repas. Elle l'avait mendié, gagné, conquis à coups de griffes. Le cœur oppressé, elle pensait aux soucis que lui apportait, en revenant, son fils. Qu'allait-il faire de ses mains blanches? Il arrivait, sans armes, au combat pour l'existence dans cette ville affamée qui ne renfermait plus que des mendiants et des assassins. Comment remplirait-elle chaque jour son assiette? Ce que payait Madame Binder ne suffirait jamais à maintenir deux personnes à flot. Un diplôme d'« abiturient » vieux de sept ans, n'était guère non plus une recommandation pour trouver de l'emploi.

Le visage de Willy, lui aussi, était redevenu dur, dans l'eau claire et chaude qui embrassait son corps comme une amante. Ses yeux, en errant dans la pièce, avaient découvert des choses qu'il ne connaissait pas. Une éponge, des essences dans de beaux flacons... et, dans un coin, en face d'un grand miroir, une robe de chambre en dentelle, avec des parements de fourrure, une vraie pièce d'exposition, toute neuve, qui avait dû coûter un prix fou. Ainsi, Madame Binder possédait la salle de bains. Par patriotisme, elle l'avait gracieusement prêtée au héros rapatrié.

Cette somptueuse robe de chambre semblait avoir été mise là pour faire comprendre au nouvel arrivé que le luxe n'était pas entièrement disparu. Son pays avait été appauvri, battu; madame Geiger appauvrie avec lui. Mais, dans ce pays ruiné, chacun pouvait encore avoir sa baignoire, sa voiture, des vêtements neufs et chers, pour peu qu'il fût resté ou devenu aussi riche que l'étaient les Geiger en 1914. C'était pour lui un rude apprentissage. Il était assis dans l'eau, serrant ses tempes dans ses mains. Plein de haine, il regardait de côté la robe de chambre luxueuse, et, peu à peu, il saisissait, pourquoi, encore qu'il y fût préparé, le changement de situation l'avait tellement surpris.

Sa mère lui avait fait assez clairement comprendre qu'elle était à bout de ressources. Au camp, où l'on n'avait que de maigres nouvelles, chacun savait que des gens qui passaient autrefois pour riches, vivaient maintenant comme de petits employés des postes, dans la nouvelle république. Seulement... Seulement... ce n'était qu'une fois sur les lieux qu'il avait vu. Toutes les préparations s'étaient trouvées illusoires. Il avait vécu prisonnier pendant six ans, mais parmi de vrais prisonniers. Il s'était habitué à porter des uniformes en lambeaux et des souliers éculés. Être pauvre, parmi d'autres qui ne l'étaient pas, voilà ce qu'il y avait de neuf. Au fait, était-ce vraiment neuf? Voici que Stobitzer revenait, et complétait ses explications. Ce « neuf » était neuf pour Willy Geiger, qui ignorait ce qu'était une privation. Mais il ne l'était guère pour les millions d'hommes pleins de désirs et qui devaient supporter de ne pas les voir s'accomplir.

Car réaliser ses désirs, comme avoir une robe de chambre de dentelle, était un privilège des riches. Il fallait que Willy s'habitue d'abord à cette différence, nouvelle pour lui entre ce qu'il pouvait prendre et ce qu'il voyait, s'il ne voulait pas se heurter à toutes les vitres, comme une grosse bête d'insecte bourdonnant.

Quand il fut lavé, rasé, et qu'il ressembla un peu plus au Willy de jadis, il endossa son vieil habit. Et il lui apparut que cette fidélité qui l'avait ému jusqu'aux larmes n'était qu'un leurre, car le dos était trop étroit, les coutures craquaient, et, à chaque mouvement, lui faisaient mal. Le vieil habit à doublure de soie ne s'accordait plus avec lui. Il n'avait pourtant pas changé. Mais Willy Geiger s'était élargi. Ce costume qu'il paraissait avoir emprunté à un frère plus jeune, il l'avait mis pour la dernière fois le 27 juillet 1914. Il se rappelait sa descente du wagon-couchette « Ausse-Vienne ». Puis, dans une voiture à roues caoutchoutées, il avait suivi la Mariahilfsstrasse, sans un regard pour les tramways archi-complets qu'il dépassait. Certes, il était dur de sortir d'un lit moelleux pour se coucher par terre. C'était une injustice, par Dieu, une amère injustice, qu'une jeune dame eût jeté hors de sa demeure la vieille Madame Geiger. Injustice, oui. Mais non pas d'hier. Les robes étaient simplement changées. C'était, comme disait Stobitzer, un vieux mur que l'on considérait autrefois comme une protection, et maintenant comme une menace. Qui était assis de ce côté, qui de l'autre; les Geiger seraient-ils comptés parmi les exclus, ou bien pourraient-ils laisser vide leur appartement de Vienne, et villégiaturer à Ischl, pendant que d'autres dormiraient six dans la même pièce, la question ne pouvait être tranchée par justice et injustice. S'il y avait une injustice, c'était le mur lui-même.

La pauvre chère maman, il l'avait bien émue en regardant ainsi les choses. Elle s'était longtemps sentie à son aise derrière la barrière protectrice; et elle faisait grand cas de cette supériorité dont elle n'avait à vrai dire, jamais joui, mais dont elle avait eu une impression. Il fallait du moins lui donner, maintenant, la joie de regarder son fils manger et boire comme s'il avait toujours dix ans, avec l'insouciance joyeuse d'autrefois. Et, comme un acteur qui fait son entrée en scène, Willy tira ses manches trop courtes sur ses manchettes, poussa la porte et fit irruption en criant : « Fais voir ce que tu as à manger, maman ! J'ai rapporté de Sibérie une faim d'ours ! »

(A suivre).





## IMPRESSIONS DE RUSSIE

### L'ARRIVÉE

Par Magdeleine MARX

Tout entière, la route du voyage s'est déroulée pour aboutir à cette minute-là. Doucement, doucement, sans impatience, le train approche. Nous sommes tous aux portières, même ceux qui sont déjà passés ici vingt fois, même le jeune conducteur qui a dormi pendant tout le trajet, chacun — cela se voit — frémit de « la » connaître ou de « la » retrouver. C'est là, — là, vous voyez ? — au bout des doigts qui le désignent, au prochain bouquet d'arbres, ou au suivant, on ne sait pas très bien, mais près, enfin, tout près...

Ni la course à travers l'Europe, ni les nuits sans sommeil, rien n'a été si long que ces quelques minutes là. On se penche un peu plus, on fouille le paysage en étreignant la vitre de la portière, on cherche à arracher, à l'horizon indifférent, les premiers traits de la face chérie, et, tendu, on attend. On attend malgré soi, on ne sait quel changement visible, on ne sait quel avertissement d'arbres ou de couleurs, on ne sait quelle ligne partageant l'étendue et montrant nettement qu'un monde va paraître ; on voudrait voir, au moins, s'élever tout à coup une saillie du paysage qui isolerait la terre sainte et la protégerait.

Rien. Tout le long de la voie, à perte de vue devant soi, c'est le même océan de bois et de prairies, ce sont les mêmes reflets d'eaux, le même ciel prêt à toucher le sol, le même infini vert, accablant et doux.

Le train souffle et s'arrête. Ah ! s'arrêter si près lorsque c'est là, là, au prochain tournant ! Faudra-t-il donc descendre, et, comme tout à l'heure, pousser tous à la fois le train rétif à la montée ? — Fausse alerte, nous repartons. Nous entrons, paraît-il, dans la zone neutre, dans la toute petite bande de terre placée entre la Lettonie et la Russie. Le fonctionnaire letton — mi-officier, mi-chef de gare — qui nous accompagnait, s'éloigne lourdement vers le pays que nous avons si grande hâte de quitter. Et, derrière nous, dans le couloir, le contrôleur soviétique qui porte à sa casquette — minuscules emblèmes — la faucille et le marteau, et semble avoir surgi du chaud retrait où bout le samovar, cherche, à

son tour, à regarder par la portière. Sans doute approche-t-on ? — Oui, c'est là, ce doit-être là, car de nouvelles têtes se pressent, s'accumulent, et collent au flanc du train une ceinture vivante.

Un dernier poteau de bois chiffant la dernière verste, quelques prairies qui, en passant, s'effacent l'une l'autre, un furtif miroitement d'étang, et, enfin, à dix mètres, assis en rond auprès d'une hutte de branchages, devant un tas de brandons calcinés, leurs fusils en faisceau, eux, eux, les soldats rouges !

Le train s'est arrêté. Ils se lèvent. Ils sont cinq. Capotes déguenillées, shakos déteints, manches effilochées, pieds nus, jeunes faces imberbes, tannées par le soleil, chacun, en se levant, se penche au-dessus d'un sac rempli de graines de tournesol, en garde une poignée, et les mâchonne en s'avançant. Ils sont tout près maintenant, ces soldats de l'an II resuscités : tous, ils ont ces regards remplis d'espace qu'ont les marins. On voudrait incruster dans son esprit chacune de leurs figures, et l'on voudrait aussi regarder, bien enchâssé dans sa mémoire, ce paysage pareil à un événement.

... Forêt voilée de vapeur bleue, verdoisement sans limite, bouleaux blancs et légers, talus fleuri, qui donc pourrait vous oublier ?...

Un coup de sifflet discret. Le train s'ébranle aussi doucement, aussi passivement qu'il s'était arrêté. Sous son glissement morne, la plaine s'ouvre avec docilité. On se cramponne à la portière, car on sent, à présent, que pour longtemps, on va être rivié au paysage. A peine songe-t-on à regarder derrière soi. Là-bas, les cinq soldats ne forment déjà plus qu'un vague monticule attaché à la terre.

... Verte, parée, paisible et déjà familière, mais décidée pourtant à garder son secret, de toutes parts, la distance s'étire. Et, tandis qu'on aspire le vent qui sent les feuilles, on réalise enfin ce qui vient d'arriver, l'émotion s'avoue, les larmes montent aux yeux. C'est la Russie !...

## Lasalle, champion de l'amour libre

Par Alix GUILLAIN

Il y a tels grands noms de l'histoire qu'il suffit de prononcer pour éveiller certaines réactions. Ainsi quand vous direz : « Lassalle », vous êtes à peu près sûr de voir votre interlocuteur hausser les épaules, prendre un air grave, et déclarer d'un ton sévère que voilà un homme qui n'était pas sérieux. Inutile de le questionner sur les motifs de son jugement. Vous connaissez sa réponse à l'avance : « Lassalle est mort pour une femme », et c'est précisément ce que votre interlocuteur ne saurait admettre, lui qui pour sa part est bien décidé à mourir sur la barricade ou, à défaut de barricade, dans son lit, mais toujours pour une cause. Or, une femme ne saurait représenter une cause, c'est du moins ce que votre interlocuteur ne songe même pas à mettre en doute, et il serait très étonné de vous entendre dire que vous n'en savez rien. Il est d'ailleurs parfaitement inutile de continuer la discussion ; nous renvoyons les censeurs de la vie de Lassalle aux quelques passages d'une lettre que nous publierons ci-dessous et qui peut-être les feront réfléchir. Dans cette lettre, il est vrai, il ne s'agit pas d'Hélène von Donniges, l'héroïne des derniers moments de la vie de Lassalle, mais de la comtesse de Hatzfeldt, qui fut son amie pendant toute sa vie.

Lassalle avait 21 ans lorsqu'il fit la connaissance de la comtesse de Hatzfeldt, de beaucoup plus âgée que lui. Etudiant de l'université de Berlin, son intérêt se portait sur les grands problèmes de l'histoire universelle, dont il étudiait les lois, pour pouvoir en déduire l'avenir, et préciser l'état futur de l'humanité, en tant que suite logique et antithétique du présent. Pour un hégélien tel que lui, l'individu devait être bien peu de chose, et les biographes tout naturellement se sont demandé pourquoi au lieu de continuer ses études et développer ses idées, Lassalle sembla prêt à tout abandonner pour défendre avec obstination et une sorte de fanatisme les intérêts de la comtesse de Hatzfeldt. Au fond, il ne s'agissait que d'une affaire assez banale. La comtesse de Hatzfeldt était en instance de divorce, et comme toujours, en pareil cas, on se disputait pour établir la culpabilité d'un chacun. On soulevait des questions d'argent, on se disait des injures. Comme les deux époux appartenaient à la haute aristocratie, évidemment leur affaire faisait grand bruit et devait particulièrement intéresser les braves bourgeois de l'ancien régime, qui très soumis d'ailleurs à leurs maîtres les junkers, ne se sentaient plus d'aise quand un scandale éclatait en haut lieu. Mais pour un philosophe, habitué à voir l'esprit universel se développer à travers les siècles, la chronique scandaleuse de Berlin ne pouvait avoir rien de particulièrement attrayant. Et l'on comprend parfaitement que les biographes de Lassalle se soient demandé quel pouvait bien être les motifs qui incitèrent le grand révolutionnaire à se faire pendant plus de huit ans le chevalier servant d'une comtesse en instance de divorce, et à se faire mettre en prison pour elle.

La première supposition à laquelle on s'arrête d'ordinaire est évidemment celle que Lassalle était amoureux de la comtesse. Lui-même, il est vrai, a déclaré que les sentiments qu'il éprouvait pour elle n'avaient rien d'érotique, mais on n'est évidemment pas obligé de le croire. Pour élucider tout à fait la question, il faudrait

attendre que la correspondance de Lassalle et de la comtesse de Hatzfeldt ait été publiée. Mais ce que nous avons pu voir des lettres que détient en ce moment un des meilleurs historiens du socialisme, le professeur Gustav Mayer, nous autorise à dire que si certainement Lassalle avait un grand attachement pour la comtesse, il n'était guère un amant passionné qui aurait tout sacrifié à un amour unique.

Il faudra donc chercher d'autres explications pour nous faire comprendre comment il se fit que Lassalle ait sacrifié les meilleures années de sa jeunesse pour faire gagner à la comtesse Hatzfeldt le procès qu'elle avait engagé contre son mari. Voici comment Lassalle lui-même s'est expliqué à ce sujet devant ses juges : « Quel est l'homme qui, bon nageur, en verrait un autre entraîné par la force du courant, sans lui venir en aide ? Eh bien, je me considérais comme un bon nageur, j'étais indépendant, et je me suis jeté à l'eau. » Lassalle aurait donc agi par pure générosité. Nè luttant, il est possible aussi qu'il se soit senti attiré par les difficultés mêmes du combat qui allait se livrer, et qu'il ait éprouvé une certaine satisfaction à pouvoir se dire qu'à lui tout seul, pauvre étudiant juif, il allait engager la lutte avec un de ces grands seigneurs, alors tout puissant.

Mais ce sont précisément de telles considérations que lui reprocheront ses censeurs. Un révolutionnaire, diront-ils, n'a le droit de lutter que pour une cause. Or, quel que fut l'intérêt humain que put éveiller l'affaire de la comtesse de Hatzfeldt, nous n'y voyons jusqu'à présent rien qui puisse nous faire admettre que Lassalle ait pu se prévaloir, pour se justifier, d'un principe révolutionnaire.

Et pourtant, il lutta pour une cause. C'est ce que viennent de nous révéler des documents que le Dr Gustav Mayer a découverts récemment dans le château même qu'habitait la comtesse de Hatzfeldt, et que Lassalle avait légués à son amie par testament, peu avant le duel qui devait lui coûter la vie (1). Parmi ces papiers, les lettres de Lassalle, écrites au moment du procès, prouvent clairement que lorsqu'il prit la défense de la comtesse Hatzfeldt, ce ne fut pas pour une femme, mais bien pour une idée qu'il lutta : pour le droit à l'amour libre. La femme à la cause de laquelle il s'était voué n'était pour lui qu'un symbole. Le révolutionnaire en prenant fait et cause pour un individu, lutte pour un principe : la liberté, la dignité de la femme pour laquelle il revendique le droit de pouvoir s'abandonner tout entière à une passion, sans avoir à en rendre compte à qui que ce soit.

Nous avons choisi parmi ces lettres celle adressée au comte Clemens von Westphalen le 1<sup>er</sup> janvier 1848. Elle répond, ce nous semble, à toutes les objections qui avaient été faites et que l'on fait encore à Lassalle au sujet de son attitude dans l'affaire de la comtesse de Hatzfeldt.

(1) Jusqu'ici deux volumes ont été publiés, le premier et le troisième :

Ferdinand Lassalle Nachgelassene Briefe und Schriften. Erster Band: Briefe von und an Lassalle bis 1848. Dritter Band : Der Briefwechsel Zwischen Lassalle und Marx. Deutsche Verlagsanstalt, Stuttgart, Berlin, 1922.

« Lassalle au comte Clemens von Westphalen.

« Cologne, le 1<sup>er</sup> janvier 1848.

« Monsieur le comte,

« ...Vous me dites que jamais l'idée ne vous est venue de croire que dans toute cette affaire la comtesse ait été d'une pureté absolue, et sa cause entièrement bonne et juste. Vous ajoutez que si la comtesse voulait le faire croire, ce serait peine inutile, que pour garder les apparences, elle serait obligée d'accumuler secret sur secret et que ce serait là un fardeau qui l'écraserait de son poids. Vous trouvez que la comtesse a eu beaucoup de choses à se reprocher pendant sa vie...

« Comte, vous qui aimez Goethe, vous qui admirez tant le « Divan Oriental », est-ce vraiment à vous qu'il faut que je dise que c'est seulement lorsque la femme s'adonne librement et sans restriction à la puissance de l'amour, qu'elle suit sa vraie vocation, qu'elle est tout à fait femme, qu'elle est pure, qu'elle est morale.

« Et cette moralité n'est-elle pas d'autant plus élevée qu'elle foule aux pieds les on dit et les opinions du monde, qu'elle fait fi des avantages qu'il peut procurer, brave les commandements creux, et méprise ce qu'on est convenu d'appeler devoirs conjugaux ? Quand est-elle plus grande que lorsque se vouant tout entière à la divinité qui l'habite, elle se rit des mesquineries et des vils intérêts du monde. Là où il naît d'une passion spontanée et vraie, l'adultère n'est-il pas l'action la plus sublime de la femme, oui la seule qui lui permette de s'affirmer ? Et par contre la femme qui endosse le contrat de mariage par lequel elle trafique de son âme immortelle, et livre son corps par là même profané, ne devient-elle pas matière sans âme, un de ces êtres atrophiés, chers au chrétien, un amas de chair sans caractère humain ? N'entend-on pas de partout s'élever les cris de ceux qui revendiquent impétueusement le droit à une jouissance infinie et qui veulent délivrer l'amour martyr des croix où l'avaient attaché l'esprit pervers de la morale chrétienne. Et ces voix ne nous disent-elles pas que l'enlacement des corps de deux êtres humains, ne doit être que l'union suprême dans laquelle se confond leurs cœurs.

« S'il en est ainsi, et je n'ai aucune raison de douter que nous ne soyons d'accord, vous reconnaîtrez qu'il n'y a que trois manières dont une femme puisse faillir à sa grande et belle vocation. C'est d'abord, quand desséchée de corps et d'âme « elle traverse la vie sans désirs ». Les objections mêmes que vous soulevez me prouvent que ce n'est pas ici le cas. Ensuite, lorsqu'elle trafique de son corps, lorsque, quel que soit le raffinement des formes choisies par elle, elle se donne par calcul. C'est là par excellence ce que j'appelle péché, ce que j'appelle impur. Par contre, j'estime que la femme qui se donne par amour fait preuve de la plus grande chasteté. Vous devez suffisamment connaître la comtesse pour savoir que rien n'est plus loin de son cœur qu'une pareille corruption. Vous avez dû remarquer vous-même chez elle, cette candeur presque exagérée qui ne lui permet jamais de masquer ses sentiments, et de détourner les mouvements de son âme de leur vrai objet, pour les faire servir à des buts intéressés. Et c'est précisément ce désintéressement d'une âme éprise d'idéal qui fut la cause principale de ses malheurs et la mit en conflit avec les réalités.

« Enfin, une femme s'avilit, ou du moins devient impure, lorsque entraînée par la fièvre d'une sensualité

abstraite, rien ne la retient plus, et que dans son délire elle ne recherche plus qu'un contact corporel, dont l'âme est absente, lorsqu'au lieu de voir dans l'union des corps la plus haute vertu, un culte divin, au lieu de se soumettre à cette puissance qui lie une âme à l'autre, l'être humain à l'être humain, elle ne cherche qu'à satisfaire une inquiétude d'épiderme, telle une grande dame qui se donne à ses laquais. C'est sous ces aspects qu'on a souvent représenté la comtesse, dont on a voulu faire une espèce de Messaline. Mais pour se convaincre du ridicule de cette affirmation, ne suffit-il pas d'avoir été auprès d'elle, ne fût-ce que pendant huit jours ! Moi qui ai étudié sa vie à fond, et qui en connais tous les recoins, je puis affirmer qu'aucun reproche de ce genre ne saurait l'atteindre. Toujours et partout, suivant ses penchants, elle s'est laissée gouverner uniquement par son cœur vibrant, dont les sentiments, romanesques il est vrai, ont déterminé sa vie et ont été la source de toutes ses souffrances. Vous n'avez d'ailleurs rien voulu dire de semblable. Je ne puis le croire.

« J'ajouterai qu'il y a pour la femme un autre « péché mortel », celui que les théologiens appellent le « péché contre l'Esprit ».

« Il peut arriver qu'une femme tout en ne commettant aucun des trois péchés dont j'ai fait mention, et tout en connaissant le véritable amour et s'y adonnant, cède au découragement et se soumette aux préjugés et aux opinions reçues ; devenue hypocrite et jouant à la prude, elle ira jusqu'à défendre en théorie les principes de la soi-disant vertu chrétienne et de la morale bourgeoise, jusqu'à en faire état en toute occasion et à désavouer en public les principes de vraie humanité, dont pourtant elle s'inspire, lorsqu'elle peut s'abandonner librement à ses penchants. Que voulez-vous, il n'est pas donné à chacun d'être un héros, d'avoir le courage nécessaire pour professer ouvertement sa foi. Chacun n'a pas l'élévation morale qu'il faudrait pour pouvoir quitter délibérément les coussins moelleux de la réalité et vivre uniquement une pensée ou un sentiment, devenus une destinée.

« Mais combien plus élevée est la moralité d'une femme, qui est assez pure pour professer sa conviction : le dogme de l'amour libre, et porter la croix de la souffrance au nom de l'idée divine, à laquelle elle s'est donnée spontanément.

« Vous connaissez certainement assez la vie de la comtesse pour savoir que si le comte Hatzfeldt et le monde lui en ont tant voulu, c'est précisément pour avoir ouvertement professé ses principes. Ils détestent avant tout en elle cette pureté cristalline que ne connaissent que ceux qui ont atteint les sommets. Si elle avait été hypocrite comme les autres, elle aurait frayé sa voie sans difficultés à travers la vie. Si faisant taire la voix de sa conscience libérée, elle avait feint d'abjurer sa foi, et s'était entourée d'une fausse auréole de vertu, le monde qui ne tient qu'aux apparences, l'aurait laissée tranquille, et jamais elle ne se serait mise dans la triste situation dans laquelle on l'a maintenue si longtemps. Rien ne l'aurait empêchée alors de vivre courtisée par la fortune, ou tout au moins de jouir du confortable qu'assure un milieu familial, fondé sur la prudence et sur des habitudes régulières. Au lieu de cela, véritable Faust féminin, elle a préféré prendre sur elle et épuiser les souffrances de toute l'humanité.

« C'est précisément pourquoi l'affaire de la comtesse, bien plus que les théories creuses et abstraites des libéraux et de tous ceux qui font la révolution au Landtag,

incarne pour moi la cause de l'humanité ; c'est pourquoi j'y vois en quelque sorte la « Passion » de la Liberté, le symbole de la lutte pour le droit à une libre et généreuse jouissance.

« Vous ne contesterez pas qu'un des buts pour lesquels notre époque doit lutter avec le plus d'enthousiasme, c'est de rompre les chaînes de l'amour, c'est de libérer l'amour !

« Pour que l'esprit puisse s'emparer de la réalité, la dominer de façon à ce qu'elle cesse de constituer une entrave à sa liberté, il faut d'abord qu'il puisse disposer en souverain de ce qu'il a de plus immédiat en lui, de son temple des temples, de son corps devenu le libre siège de son activité. Mais la libération sociale des sexes ne peut venir que de la femme, de son courageux abandon à la toute-puissance et à la jouissance de l'amour. Et toutes les fois qu'une femme luttera vaillamment pour cette idée, et souffrira pour elle, il faudra la considérer comme un pionnier de la grande cause de l'humanité, et ce sera le devoir de toute l'humanité, en quête de liberté, d'accourir à son secours et de sacrifier sang et biens pour la protéger. Si telle n'avait pas été la destinée de la comtesse, si Hatzfeldt et le monde ne lui en avaient pas voulu, précisément pour cette raison, et que son mari l'ait maltraitée par pure brutalité, je vous jure que l'idée ne me serait jamais venue de faire tout ce que j'ai fait pour elle, de m'oublier moi-même pour m'élancer dans une lutte qui m'use et dévore le meilleur de mes forces, et qui a détruit pour de longues années toute perspective d'avenir.

« Car alors sa destinée, bien que digne de pitié, n'eût été qu'individuelle et le sentiment que j'aurais éprouvé pour elle n'eût été en quelque sorte que celui que j'aurais eu pour un pauvre enfant qu'un père barbare maltraitait. Rompre les lances pour un pareil objet, et parcourir le monde en chevalier errant eût été ridicule : en pareil cas, il se serait agi uniquement de soulager un sort individuel ; et pour quelque chose de purement individuel, il n'est pas nécessaire qu'un autre individu se jette corps et âme dans la bataille. En pareil cas, aucun avantage n'eût été acquis pour la cause de l'humanité. Car voilà longtemps qu'il est reconnu qu'il ne faut pas maltraiter les enfants, c'est là une vérité qui est devenue le bien commun de l'humanité. Une violation isolée et exceptionnelle de cet axiome ne vaut pas les risques et les frais d'une croisade. Mais il s'agit de bien autre chose : une grande femme, grande parce qu'elle est vraie, est crucifiée pour une idée dont elle est devenue le symbole, pour une idée qui est pour ainsi dire un des deux ventricules de l'organisme de notre époque.

« Cette idée qui annonce un nouveau printemps, la coalition des esprits de la dogmatique chrétienne, et la morale bourgeoise l'ont foulée aux pieds, la torturant, la martyrisant jusqu'à la mort. Et voilà une femme qui reconnaît cette idée, qui en fait même une profession de foi et qui, malgré toutes les offres de pardon, a préféré subir toutes les souffrances et toutes les humiliations plutôt que de la renier.

« C'est de notre cause, votre cause, ma cause, la cause de tous ceux d'entre nous qui pensons et sentons en hommes libres qu'il s'agit ici. C'est pourquoi il est de notre devoir d'accourir à son secours. C'est pourquoi tant que je pourrai remuer un membre, je considérerai de mon devoir, de mon devoir d'homme de parti, de lutter pour sauver la bannière que je vois assaillie de toutes parts. S'il n'en était pas ainsi, si ce qui d'après votre lettre projette une ombre sur la vie de la comtesse de Hatzfeldt

n'existait pas, et que par conséquent son cas n'avait pas de portée sociale et ne concernait qu'un individu — aujourd'hui encore, je me retirerais pour me consacrer à la science, ma vraie vocation, car je n'ai nulle envie de gaspiller ma vie et mes forces pour une bagatelle.

« S'il s'était agi uniquement d'un malheur personnel et non en même temps de la lutte d'une conscience inspirée par un Dieu, que vous aussi, Monsieur le comte, vous ne sauriez renier, si je n'avais vu chez la comtesse cette passion qui pousse l'individu à faire le sacrifice de lui-même et de tout ce qu'il possède à une idée, jamais je ne me serais permis de m'adresser à vous et de vous demander de venir à mon secours, comme je l'ai fait si souvent, et encore dernièrement. Vous voyez donc que si vous allez jusqu'au bout de mon idée, d'une idée dont vous convenez d'ailleurs en principe, vous ne pourrez me refuser le droit, lorsqu'il est question de la comtesse de Hatzfeldt, de parler d'une pureté absolue, d'une pureté cristalline.

« Par contre, la comtesse n'aurait pas été « pure » si elle avait été « innocente », selon les idées de la bourgeoisie, ou si, comme vous le dites, elle avait accumulé « secret sur secret ». C'est justement parce que dans ses actions elle s'inspire de motifs purement humains, parce qu'elle a le courage suprême de ne jamais les désavouer, et que rien ne l'aurait fait consentir à être assez lâche et assez hypocrite pour renier sa vie et abjurer ses convictions, c'est pour toutes ces raisons qu'aucune ombre ne ternit sa pureté, et que sa souffrance est sacrée, sacrée, trois fois sacrée ! »

## L'Université communiste des Peuples de l'Orient

La première Université Communiste des peuples de l'Orient a déjà une année d'existence. 700 étudiants venus de tous les points de l'Orient et parlant 37 langues différentes, y poursuivent leurs études. Les organisateurs de l'Université ont tiré parti dans un but d'éducation de ces diversités d'origine et de langues pour grouper les étudiants, dans les logements et les cercles d'études, par nationalités appelées à se connaître et à collaborer fraternellement. Le programme des cours a été adapté aux besoins particuliers des auditoires. Les cours se prolongent de 8 à 10 mois. Les élèves accomplissent ensuite une période de 4 à 5 mois de travaux pratiques en qualité de propagandistes, ou d'organisateurs soviétiques dans leurs pays d'origine. Des 500 étudiants de la première promotion renvoyés dans leur pays d'origine, pour ces travaux pratiques, une centaine seulement restent à titre de conférenciers, d'organisateurs, de correspondants, attachés à l'Université. L'Université a créé des sections au Turkestan, à Bakou, à Irkoutsk. Elle a envoyé des organisateurs d'école, en Bachkirie, chez les Tchouvaches, en Karélie, etc. Les meilleurs résultats ont été obtenus au Turkestan où une école (qui compte maintenant 300 élèves) a pu être ouverte et où l'on a aussi créé une école de femmes. L'Université a entrepris la publication de littérature communiste en langues indigènes. Les textes sont traduits et étudiés dans les groupes d'étudiants. Ces traductions créent dans les langues orientales une terminologie scientifique et initient les élèves au travail théorique. Cet été, une centaine d'étudiants ont constitué une commune de travail que l'on peut considérer comme donnant à l'Université des peuples de l'Orient un cadre excellent de jeunes éducateurs communistes. L'Université a recueilli et pris à sa charge 50 enfants des provinces affamées dont elle assure l'éducation.

M. BROYGO.

## Les Capitalistes traitent avec les Soviets : Le contrat Urquardt

Par E. VARGA

La nouvelle politique économique, inaugurée par le gouvernement des Soviets il y a déjà plus d'une année, commence à porter ses fruits. Si la plupart des gouvernements bourgeois répugnent encore — dans un but essentiellement électoral — à traiter avec la Russie, il n'en est pas de même des hommes d'affaires qui voient pour eux-mêmes des bénéfices immédiats à réaliser. Un de ces premiers accords est le contrat Urquardt, dont l'économiste et sociologue éminent, E. Varga (dont le récent ouvrage *La Dictature du Proletariat* — Ed. de l'Humanité — vient de paraître), retrace ici l'histoire et en indique les immenses conséquences.

On sait qu'un contrat vient d'être conclu à Berlin entre les représentants du Gouvernement des Soviets et ceux de la Russo-Asiatique, qui était avant la guerre l'une des entreprises capitalistes étrangères les plus importantes de la Russie. Son directeur M. L. Urquardt est en Angleterre un des personnages marquants de la finance et de l'industrie.

Longtemps M. Urquardt — ce n'est pas inutile à rappeler! — espéra rentrer en possession de ses entreprises nationalisées en Russie par la force des armes. Il dirigea l'Union des Capitalistes anglais expropriés par la Russie. Des années durant l'Union poursuivit contre la Russie des Soviets une campagne incessante de propagande et d'action : de propagande par la presse, d'action dans les milieux politiques et par l'appui donné au « Gouverneur Suprême » Koltchak.

Et voici qu'après plusieurs années de lutte contre la révolution russe, après une année de négociations, un contrat est conclu entre M. Urquardt et le gouvernement des Soviets! Le fait est significatif. Il montre que les capitalistes anglais ont abandonné l'espoir de renverser le régime des Soviets. En ce sens l'accord privé de Berlin est plus important à nos yeux que ne le serait une reconnaissance diplomatique de la Russie rouge par les puissances capitalistes.

Mais le contenu du contrat n'est pas moins important. Les capitalistes désireux d'obtenir des concessions en Russie ont beaucoup bataillé, de Gênes à La Haye, pour y établir à leur bénéfice un régime d'exterritorialité ou de capitulation, analogue à celui qui existait naguère en Turquie et dans quelques pays de protectorat. L'accord Urquardt signifie la reconnaissance complète de la souveraineté du Pouvoir des Soviets. Dans ses litiges possibles avec les trusts d'Etat et les entreprises privées russes, la Russo-Asiatique est soumise à la compétence des tribunaux soviétiques, il en est de même pour la législation du Travail. Les parties contractantes (M. Urquardt et l'Etat prolétarien) n'auront recours à l'arbitrage qu'en cas de litige concernant l'interprétation du contrat. Tous les droits du prolétariat russe, acquis par la révolution, sont donc sauvegardés.

Les entreprises nationalisées ne font nullement retour au capitaliste exproprié. Elles lui sont affermées à bail pour 99 ans, et le gouvernement des Soviets se réserve de résilier le contrat à de certaines conditions prévues. La Russo-Asiatique est tenue de verser à l'Etat soviétique 7,5 0/0 de

sa production brute, en nature. Comme ce contrat est le premier, le gouvernement russe a consenti à contribuer au rétablissement des entreprises en question, par des versements en espèces et en bons du Trésor à échéance de 15 années.

La signification économique de ce contrat est très grande. Les établissements en question occupaient avant la guerre près de 50.000 ouvriers; elles embrassaient de riches mines de cuivre et d'or, des forêts, des exploitations agricoles. M. Urquardt s'étant engagé à rétablir la production au taux d'avant-guerre, les avantages qui en résulteront seront considérables. Ce qui importe surtout à nos yeux c'est que le rétablissement de ces entreprises augmentera sensiblement en Russie le nombre des travailleurs industriels, diminué par la guerre, la guerre civile et la crise économique. Le prolétariat de l'Oural dont les éléments attardés se sont en partie dispersés dans les campagnes va se reconstituer. La base de la dictature du prolétariat dont les travailleurs industriels constituent l'appui essentiel, s'élargira d'autant.

Le contrat signé à Berlin par M. Urquardt n'est que le premier d'une série. Nous avons tout lieu de croire qu'il sera bientôt suivi de contrats, en voie de préparation, avec des capitalistes anglais, français, belges et peut-être allemands. Après les échecs de Gênes et de La Haye, la preuve est faite que le capitalisme international est incapable de trouver avec la Russie soviétique un *modus vivendi* économique stable. Il ne reste donc plus aux capitalistes qu'à traiter isolément avec les Soviets. L'Etat prolétarien se procurera, par des négociations directes, avec les hommes d'affaires capitalistes, l'outillage industriel qu'il n'a pu se procurer au moyen d'emprunts internationaux.

Sans doute les socialistes, réformistes, menchéviks de toute espèce ne manqueront-ils pas de ressortir en cette occasion à leur public habituel, leurs habituelles philippiques anticomunistes : « rétablissement du capitalisme en Russie, trahison, défaite de la révolution! » Les ouvriers qui ne se paient pas de mots retiendront cependant que le contrat signé par M. Urquardt consacre (bien davantage, croyons-nous) la défaite d'un capitalisme qui, pour des bénéfices temporaires quoique escomptés de longue durée, renonce à l'intangibilité de la propriété et respecte sur tous les points les droits des travailleurs russes. Au demeurant, si des capitalistes se réinstallent, même ainsi, en Russie rouge, la faute n'en est pas aux révolutionnaires russes, mais bien au prolétariat de l'Europe Occidentale. S'il avait, aux moments décisifs, su faire son devoir, les ouvriers russes recevraient aujourd'hui le secours de leurs frères français, anglais, allemands et ne penseraient pas à rien accorder à M. Urquardt!

Mais le prolétariat russe a lutté seul pendant 3 années, accumulant, pour la cause du prolétariat international, les plus grands sacrifices. Dans la nécessité où il se trouve de restaurer sa production avec l'aide de l'étranger, les travailleurs d'Europe ne peuvent presque rien lui donner. Il se voit donc obligé de traiter avec des capitalistes et ces choses devraient être comprises de tous les travailleurs.

## Les Intérêts et la Sottise

LA Société des Nations tient ses assises. Le moment est bien choisi! L'Orient flambe. Le menace russo-islamique, la coalition des peuples et des nationalités opprimées barre la route à l'ambition de l'impérialisme européen. L'Asie, campée sur sa rive, brave les mercenaires grecs de l'Angleterre, et l'Inde mahométane illumine. C'est le moment que choisit M. de Joinville pour prononcer au nom de la France, à Genève, quelques bonnes paroles monstrueusement ridicules. « Désarmement moral. Paix économique. Entente entre les Alliés. »

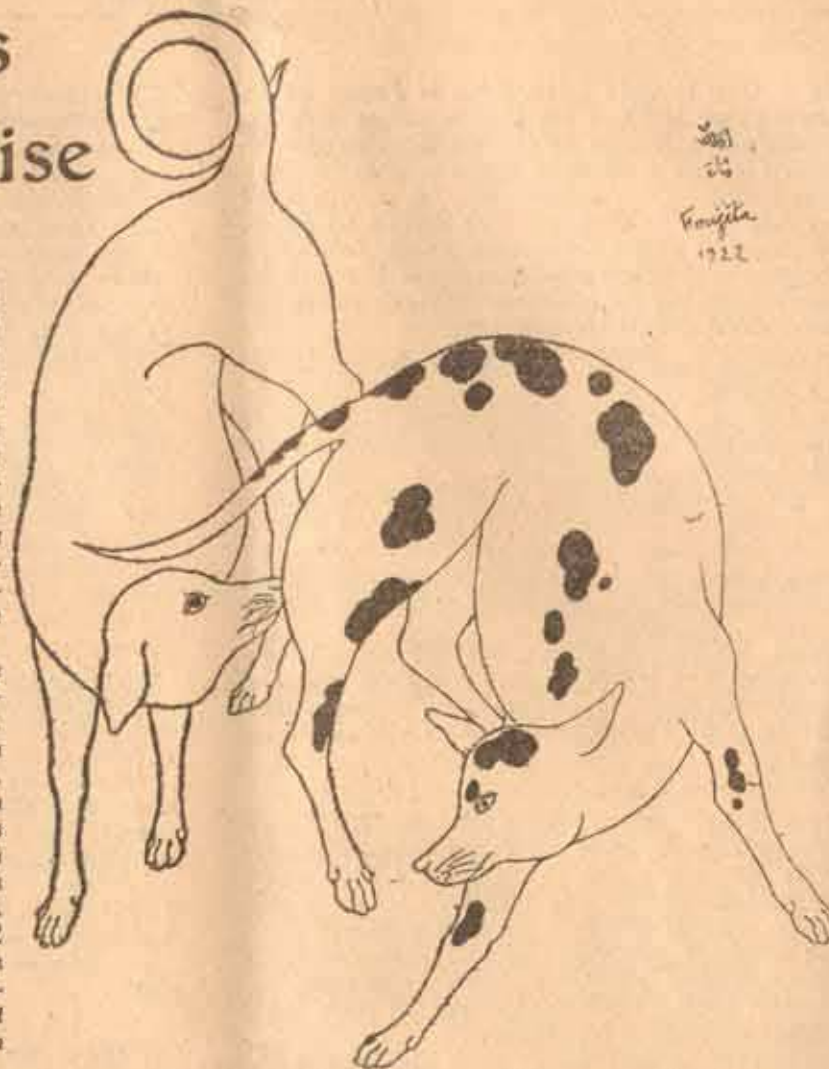
Pauvreté, misère intellectuelle et morale de politiciens sans envergure et sans imagination. Et c'est la meilleure hypothèse. Formules qui ont remplacé « guerre du droit, de la justice et de la civilisation ». Baudruches gonflées de vent moules où rien ne peut jamais prendre forme dans l'atmosphère de politique incertaine où l'hypocrisie règle les rapports des peuples entre eux pour l'hégémonie du capital. Qu'on imagine dans le monde de 1922 cette Société des Nations avec les intérêts contradictoires de ses membres apparemment soucieux de créer internationalement une légalité alors que les Etats violent la légalité tous les jours nationalement.

Paradoxe d'une tentative de pacification dans une période de violences.

Il n'y a pas de paix économique dans un monde que la lutte de classes et les intérêts particuliers déchirent. Il n'y a pas de désarmement moral possible sans désarmement économique et militaire préalable. Quant à l'entente entre alliés, il faut définir d'abord ce qu'est un allié; or cela dépend des circonstances économiques, et non pas des vieux traités.

Cette comédie de la Société des Nations apparaît comme un moyen de liquider à peu de frais les conflits secondaires en laissant subsister impérieux, tyranniques et mortels les grands problèmes internationaux. C'est une façade de plus pour tromper les peuples. Une maison de retraite pour les idéologues bourgeois ou les impérialistes camouflés. Un sépulcre blanchi.

UN peu de l'ordure du sépulcre de la guerre du droit vient d'éclabousser la façade. La polémique Franchet d'Espèrey-Clemenceau a mis en relief les beautés de la politique anglaise du Tigre. Cette querelle de famille ne nous intéresse pas. Que l'armée d'Orient n'ait pas été portée ses Sénégalais et ses Marocains en Bavière, peu nous chaut, car la paix n'y eut rien gagné. Mais il est intéressant de voir rappeler par cette polémique que M. Clemenceau avait donné l'ordre précis au commandant de l'armée d'Orient de se préparer à une campagne de Russie, contre les Soviets, dès 1918. Il est peut-être re-



grettable qu'une aussi brillante opération n'ait pas été poussée à fond au nom du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », droit dont on parlait beaucoup à cette époque... Sans doute, les « soldats de la mer Noire » lui eussent-ils donné une interprétation exacte. Plus d'un symptôme en fit foi.

DANS un article bien sincère et bien naïf paru dans le *Matin*, M. Claude Farrère rappelle les étapes de la question d'Orient, et il écrit :

« Dès 1915, dans le tumulte des premiers chocs de la Grande Guerre, la Russie exigea les Détroits. Et la France comme l'Angleterre les lui accorda. C'était là le germe de guerres éternelles. L'Angleterre, dès cette heure, ne put que préméditer la Révolution russe, car, seule, cette révolution, clairement ruineuse, dispensait l'Angleterre de tenir sa promesse. Je ne blâme pas l'Angleterre : nécessité n'a pas de loi. Tout de même, le déclenchement de la Révolution russe, en pleine guerre, — geste indiscutablement anglais — fut un geste de trahison contre l'Entente, en face des Allemands encore vaincus. »

« Mais, dès 1918, l'Allemagne abattue et la Russie par terre, la question des Détroits revint sur le tapis. Et M. Clemenceau, très ignorant, comme ses prédécesseurs, des vitales nécessités géographiques, donna les Détroits à l'Angleterre, d'un cœur aussi léger que d'autres, trois ans plus tôt, les avaient donnés à la Russie. »

Le joli commerce ! « Et je prends ceci et je donne

cela. » C'est la vérité même. Mais la France est aujourd'hui pour la liberté des Détroits comme après l'avoir déclarée « question de politique intérieure russe », elle s'est montrée le champion le plus actif de l'indépendance polonaise (lisez colonisation). Là, nous n'apprenons rien. Mais où Claude Farrère dépasse les bornes, c'est quand il accuse l'Angleterre d'avoir fomenté la Révolution russe. Tout le monde sait que la Révolution russe fut payée par l'or allemand... Il y a là un cas bien curieux d'évolution de l'histoire.

CURIEUSE aussi la version officielle de l'incendie de Smyrne.

« Les Arméniens ont allumé l'incendie », assurait la presse française tout entière ces jours-ci, derrière l'état-major kemaliste.

Nous connaissons les torts réciproques des Turcs et des Arméniens et nous ne tranchons pas du tout la question de savoir lequel des deux peuples est le plus intéressant. Il nous suffit de les savoir également menacés par l'impérialisme européen pour qu'ils nous soient sympathiques l'un et l'autre.

Mais n'est-il pas piquant de voir la France, dont les protestations furent si véhémentes contre les massacres d'Arméniens, quand sa politique avait besoin d'alliés orientaux, sacrifier gaiement ses protégés à la victoire de Kemal ?

Quelle lâcheté !

Et voici que, dans cette affaire orientale, M. Poincaré se présente comme le grand pacificateur. Poincaré-la-Paix, pourrait-on dire. Quelle ironie ! C'est malin, et cela marque bien (pour un temps) l'échec de la politique du traité de Versailles que vient d'affirmer d'une façon si officielle M. Louis Dubois en démissionnant du poste de président de la Commission des réparations, sacrifice bien pénible (350.000 francs par an) rendu indispensable par la rentrée des Chambres.

En tous cas, personne ne s'est jamais laissé prendre aux déclarations pacifistes de l'Angleterre. L'impérialisme est un Protée.

Aujourd'hui, devant la mobilisation de la flotte anglaise et de ses troupes, le président du conseil français triomphe et sa presse s'écrit :

« Vous voyez bien ! Impérialistes, nous ? Jamais de la vie. Voyez l'Angleterre : la voilà, elle, qui nous accusait de militarisme, en plein gâchis belliqueux ! »

Cela est d'un haut enseignement. Que le doux pasteur Lloyd George brandisse le glaive et que le capitaine de basoche Poincaré présente le rameau d'olivier. Parfait. Cela donne la mesure de la pureté de leurs intentions. Mais quelle scène admirable pour une comédie satirique ! Ubu Roi...

HÉLAS ! l'Allemagne est tombée d'accord avec le gouvernement belge. Hélas ! Car il demeure toujours entendu que la pire des solutions pour les partisans du traité de Versailles, c'est son exécution.

M. Poincaré, s'est présenté, en effet, comme l'homme de la non-exécution, le casseur d'assiettes, le briseur de vitres, le conquérant de la Rhur. Adieu, le beau rêve des métallurgistes, des généraux et des « bons Français ». Voici le cortège des facilités de paiement, des emprunts internationaux, des arrangements avec la Commission des réparations... La prochaine échéance tombe en février 1923... C'est bien loin. C'est le moment d'être pacifiste. On est battu.

EN Allemagne, la situation devient tragique pour la classe ouvrière et la petite bourgeoisie. Cette dernière surtout (employés, professeurs, retraités) se trouve dans un état de dénuement complet. Et la haine dont la folle politique de Versailles a répandu les germes, se répand avec une incroyable rapidité. Devant elle, on se sent impuissant et désespéré. Une de ces Américaines, sottes et prétentieuses, qui voyagent à travers l'Allemagne pour profiter du cours du dollar, Miss Harrison, vient de donner au *Matin* une interview où elle constate « la haine grandissante de l'Allemagne pour les Américains » et se scandalise de la « prospérité allemande ». Cette dame n'a rien vu et n'a rien compris. On l'a insultée, dit-elle, dans les magasins. Je pense bien. L'Allemagne est envahie, à l'heure actuelle, par les étrangers. C'est une curée sans nom. Les prix montent à des hauteurs vertigineuses. Le franc, le dollar et la livre ribotent sans pudeur devant la famine. Les Américaines achètent tout à n'importe quel prix. L'Allemagne en est déjà là où en était Vienne il y a un an.

Ce que Miss Harrison oublie, c'est que la même haine poursuit les « Schieber », les spéculateurs locaux dont l'insolence rivalise avec celle des étrangers.

Miss Harrison trouve « inconcevable » la haine qui se développe en Allemagne... Miss Harrison n'a jamais eu faim...

Et dire que cette femme est peut-être extrêmement sentimentale et membre de plusieurs ligues humanitaires et mondaines pour l'allaitement des jeunes chiens ou la protection des oiseaux chanteurs.

UN cynique fantoche qui signe Mercus dans la Liberté, offre quotidiennement une idée par jour à ses lecteurs, pour faire fortune. Voici une de ses dernières :

#### LA CARTE DES CIMETIERES

« Qui se chargera de publier la carte des cimetières du front avec les routes et les chemins de fer qui y conduisent et tous les renseignements intéressant les familles qui ont une tombe chère dans ces lieux éloignés ? »

Nous n'avons cessé de dénoncer à nos lecteurs l'exploitation éhontée des cimetières de guerre. Toutes ces industries de monuments funéraires, de palmes commémoratives, toute cette pompe officielle et hypocrite qui est comme un dernier crachat sur les cadavres pourrissants de nos frères de la guerre.

« Ils sont encore alignés comme pour l'assaut », ricaneait un jour Poincaré parlant dans un de ces cimetières de guerre, où il retrouve brusquement une gaieté si parfaite. Digne valet d'un tel maître, le Mercus de la Liberté, offre pour faire fortune la carte des cimetières, et il est, certes, bien étonnant qu'une telle idée n'ait pas encore trouvée pour l'exploiter un de ces innombrables profiteurs de la mort qui ont si bien su faire germer l'or sur les larmes des mères et le sang de leurs enfants.

UN autre, non moins ingénieux, quoique « travaillant » dans un genre différent (*L'Auto*, 18 sept.) propose :

#### VOITURES POUR GIGOLOS

Grégoire 4 pl., gagnant du Circuit de Boulogne, 130 à l'heure écl. dém., frein 4 roues.

Ford, surbaissée 4 pl., sport grand luxe, double, etc...

Symptomatique, n'est-ce pas !

## UN LIVRE SOCIAL SUR LA GUERRE

Par Henri BRU

Georges DEMARTIAL : *Comment on mobilisa les Consciences* (Editions des « Cahiers Internationaux »).

Notre vie sociale actuelle est, par excellence, le poison des esprits. Sous son influence, les individus les mieux trempés se corrompent et s'avilissent.

Il est si facile de tromper le peuple ! Asservi, ignorant et naïf, il se laisse prendre à tous les artifices de la pensée. Une campagne de presse habilement menée, des déclarations hypocritement sentimentales, des discours perfides et passionnés, cela suffit.

La foule se lève à l'appel de ses bourreaux. Alors c'est le calvaire hallucinant gravi dans l'épouvante et dans l'horreur... les massacres en masse... les lentes agonies, le sang, partout.

Mourir pour la Patrie !

Tuez, tuez... jusqu'à la mort, répètent les chefs capitalistes, mobilisés dans leurs somptueux hôtels.

Votre sacrifice ne sera pas vain.

Vive la guerre sacrée, génératrice de la fortune.

Nous garnirons nos coffres. Nous nous partagerons les honneurs et la gloire. Et nous déposerons, sur vos tombeaux, des gerbes de fleurs.

Cette fois-ci, pourtant, la guerre n'a pas donné ce qu'on en attendait.

Une inquiétude aiguë ronge la bourgeoisie.

La paix a été trop tôt conclue. Toutes les victimes n'ont pas eu le temps d'être tuées. Beaucoup vivent encore. Eclairées par l'excès de la souffrance, elles sont prêtes à se révolter.

Sans doute, elles ne forment encore qu'une faible minorité. Mais leur nombre augmente chaque jour grâce à « la propagande infâme ».

Ceux qui ont vu clair veulent éclairer les autres. Et, malheureusement pour « le parti de l'ordre », les documents accusateurs sont si nombreux et si accablants qu'il faut être aveugle ou qu'il faut, tout au moins, fermer obstinément les yeux pour ne pas voir.

Le livre de M. Demartial : *Comment on mobilisa les consciences*, rapporte à ce point de vue, un ensemble de faits, d'une authenticité absolue, qui ne peut laisser aucun doute sur le crime commis par nos dirigeants.

Il n'est pas nécessaire de présenter, aux lecteurs de « *Clarté* », cet auteur qui fut des nôtres, dès les premiers jours. Sa droiture et sa loyauté, devant lesquelles ses ennemis eux-mêmes doivent s'incliner, donnent à son œuvre une valeur toute particulière. Aussi, se gardera-t-on d'en parler dans la presse bourgeoise. M. Demartial y est et y restera ignoré. C'est le plus bel hommage qui puisse lui être rendu.

La première partie de l'ouvrage de M. Demartial est consacrée à réfuter la thèse de l'Entente d'après laquelle l'Allemagne, seule responsable de la guerre, est aussi la seule qui ait mené cette guerre sans aucun sentiment d'humaine pitié, la seule qui ait toujours renié sa parole en matière de traités, la seule qui ait prétendu asservir les peuples faibles à ses appétits nationalistes, la seule qui ait affirmé que la guerre est voulue par Dieu, la

seule, enfin, qui croie qu'elle est prédestinée, en tant que nation, à gouverner le monde après l'avoir « sauvé ».

Cette thèse, soutenue en France par nos plus « illustres académiciens » et, notamment, par M. Lavis, récemment décédé au faite de la gloire et des honneurs officiels, est communément admise par la masse de la nation.

Il est donc indispensable de faire connaître la vérité. M. Demartial la fait jaillir avec une simplicité, un manque d'artifices qui frappent fortement. Il n'exploite jamais un fait. Il le cite sans vains commentaires.

Voici un exemple de sa manière. Il s'agit des atrocités dont les Allemands seraient les seuls spécialistes :

« Les atrocités de la guerre ne s'inspirent pas de l'enseignement de l'Etat-Major allemand. C'est cet enseignement qui s'inspire des atrocités de la guerre. C'est sous nos plus grands capitaines, Turenne et Napoléon, que nos troupes ont commis les plus mémorables abominations. Possible que dans leur brutale franchise, les Allemands aient eu tort de dresser le code des atrocités de la guerre. Mais ce n'est pas une raison pour faire croire qu'ils ont le privilège de les commettre... L'illustre physicien et philosophe Bertrand Russel témoigne : « J'ai entendu un jeune écossais au visage candide se vanter à un camarade, au milieu d'éclats de rire, d'avoir percé de sa baïonnette un Allemand désarmé qui, à genoux devant lui, implorait sa grâce. » (*Journal of the Union of democratic Control*, mars 1916). Par contre, M. Wullens, instituteur français, raconte dans sa revue *Les Humbles* que, « couché dans l'eau infecte, la jambe fracassée par une balle, obligé de s'archibouter sur son unique bras valide pour ne pas être noyé, il voit arriver une charge de fantassins Wurtembourgeois, la baïonnette au canon, poussant des hurlements alcoolisés. Le soldat qui venait sur lui lève son arme scintillante... et lui tend la main... »

« Dans un discours à Londres, où il fêtait le premier anniversaire de l'armistice, M. Poincaré évoquait les bombardements aériens, et flétrissait les barbares « qui n'avaient pas craint de s'attaquer aux femmes et aux enfants ». Or, le 26 juin 1916, à Karlsruhe, où un an avant (22 septembre 1915), un bombardement avait déjà fait cent trois victimes, des bombes anglaises et françaises couchèrent sur le gazon d'un parc vingt-six femmes et cinquante-quatre enfants (je néglige les hommes), qui suivaient une procession de la Fête-Dieu; cinq femmes et soixante-quinze enfants furent tués sur le coup. Dans le « *Matin* » du 6 août 1917, M. Hugues Le Roux glorifiant notre aviation, écrivait : « Le bombardement de jour est plus efficace contre les grandes villes, aux heures où la foule afflue. Etc... »

En ce qui concerne le respect des traités, M. Demartial n'a pas plus de peine à montrer, par des exemples historiques, qu'il n'est pas de nation qui n'ait renié sa parole quand son intérêt l'y poussait. Après avoir achevé lumineusement sa démonstration il s'écrit :

« Non, il n'est pas vrai que nous valions mieux que les autres. Non, il n'est pas vrai que la France ou toute autre nation soit la protectrice née des peuples faibles, et que l'Allemagne était leur tyran. Ce qui est vrai, c'est

que les gouvernements et leurs séquelles se ressemblent bien plus qu'ils ne diffèrent, surtout lorsqu'il s'agit de pousser les peuples à se dévorer.

De même, le culte de la guerre n'a pas été célébré seulement en Allemagne.

« L'accusation portée contre les Allemands « in globo » d'avoir professé le culte de la guerre n'est pas soutenable. Ce qui est vrai, c'est que ce culte a eu des fidèles en Allemagne. Mais il y en a aussi en France. M. Albert Guinon, le même qui trouve que tout ce qu'on donne à l'humanité, on le vole à la Patrie, nous a appris dans le « Gaulois », où il égrenait ses maximes pendant la guerre, que « le tempérament combatif des Français ne peut se passer indéfiniment de la guerre étrangère, laquelle est au surplus un excellent dérivatif aux discordes intestines ». Si cette déclaration était d'un Allemand!

« Je n'ai pas l'intention, et serais d'ailleurs bien en peine de l'exécuter, de faire une anthologie des littérateurs français qui ont dit du bien de la guerre. Voici seulement quelques citations empruntées à des membres de l'Académie Française. Tout le monde sait qu'elle compte de nombreux cocardiers genre Maurice Barrès, qui en remontreraient au vieux grognard Chauvin lui-même. Ce n'est pas parmi eux que je prendrai des exemples, mais dans l'élément modéré. »

« Dans une conférence à l'Ecole des Sciences Politiques, le général Lyautey enseignait « que la guerre est « l'épanouissement des plus hautes vertus humaines ». Le philosophe Emile Boutroux a écrit : « La guerre « exerce sur notre vie une influence salutaire, soit dans « l'ordre civique, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans « l'ordre moral. » Et on a donné cette phrase comme sujet d'examen au brevet élémentaire de l'enseignement primaire... Les académiciens d'avant-guerre ne se contentaient d'ailleurs pas de professer théoriquement le culte de la guerre. Ils encourageaient la jeunesse à la faire. Un livre intitulé : « La Jeunesse d'aujourd'hui » ayant montré la jeunesse universitaires « lassée de l'attendre », l'Académie lui a décerné un des prix Monthyon destinés à encourager les bonnes mœurs... On ne citera jamais trop l'article de l'« Opinion » du 14 décembre 1918 où M. Colrat, ancien secrétaire et familier de M. Poincaré, réclamait pour son patron, dans des termes que chaque Français devrait savoir par cœur, « l'honneur d'avoir plus que personne contribué par sa politique « avant » et pendant la guerre, à reconquérir l'Alsace et la Lorraine ». M. Poincaré prétend que M. Colrat a péché par excès d'amitié, et que jamais il n'y eut d'homme d'Etat en France pour désirer la revanche. Mais M. Colrat n'est pas un petit garçon qui parle sans savoir. S'il a revendiqué pour M. Poincaré en décembre 1918 l'honneur d'avoir préparé la revanche, c'est qu'alors on était dans l'ivresse d'une victoire qu'on croyait devoir être payante. Si aujourd'hui M. Poincaré s'en défend, c'est que la fumée de la victoire s'est dissipée et laisse voir l'abîme. Ces ruses grossières ne prennent pas. L'article de M. Colrat nous intéresse comme avant. Mais nous ne l'avons pas attendu pour être fixé sur le rôle de M. Poincaré qui est écrit dans tous les faits, dans tous les documents, dans toutes les consciences droites. »

Reste l'accusation d'impérialisme portée contre l'Allemagne. Sans doute, ce reproche était fondé. Mais il

pouvait s'adresser, également, à toutes les autres nations capitalistes.

« Dans le discours qu'il prononça à Brême, le 22 mars 1905, avant de s'embarquer pour le Maroc et d'y faire sa fameuse manifestation de Tanger, le Kaiser disait : « Instruit par l'histoire, je me suis juré de ne jamais « aspirer à ce qu'on appelle la domination du monde. « Qu'est-il advenu de tous les empires mondiaux? Ils « ont tous péri dans le sang. A la première occasion, « les peuples conquis se sont soulevés et les ont précipités à la ruine. » Il n'a pas toujours dit que des paroles aussi raisonnables, c'est entendu. Il a parlé de « tenir sa poudre sèche », expression d'ailleurs empruntée à Cromwell, et de « cuirasse étincelante » et de « poing de fer ». Mais quand, dans l'automne si critique de 1912, M. Poincaré s'écriait dans un banquet à Nantes : « La France ne craint pas la guerre », il disait absolument la même chose, sous une forme d'ailleurs plus simple et par conséquent meilleure. Reste que la vanité nationale s'est exprimée chez certains Allemands d'une façon exaspérante. Mais encore une fois, s'il y avait des intempérances de langage en Allemagne, elles ne manquaient pas chez nous... On citait avec admiration pendant la guerre la composition d'un élève de deuxième du collège Rollin à qui avait été décerné le 1<sup>er</sup> prix, et dont voici quelques lignes :

« C'est toi France, qui enseignes aux autres nations l'art, « la science, l'humanité et l'honneur. Tu es au monde « ce que le pain est à l'homme, ce que le Nil est à « l'Egypte. Tu es un astre qui illumine la terre! » Ce collégien avait probablement entendu à une distribution de prix le cliché sans cesse ressassé par nos ministres académiciens et même par ceux qui ne sont que ministres : « La France est la plus haute personne morale qui se soit jamais dressée dans le monde ». M. Bourget, de l'Académie, constate : « La France, « ouvrière principale de la chute de l'Allemagne, est « maintenant rendue à sa mission séculaire. Elle redonne « vient l'Etat régulateur, la forme vivante du continent... » Dans un discours à Strasbourg, le 22 novembre 1921, M. Barthou lançait ce coup de clairon : « La France doit passer avant tout... La France est au-dessus de tout, c'est votre programme, c'est votre « signe de ralliement, et cela prime tout quand on est « Français... etc. » C'était bien la peine de faire tant de gorges-chaudes du « Deutschland über alles! » Comment ce rapprochement n'est-il pas venu à l'esprit subtil de M. Barthou, et n'a-t-il pas étranglé sa voix? »

Après avoir ainsi mis en lumière l'hypocrisie de la thèse officielle, M. Demartial montre, ensuite, la façon malhonnête dont notre gouvernement a usé du mensonge comme arme nationale. Enfin, dans une troisième partie, il insiste sur la nécessité de reviser le traité de Versailles.

Je regrette que la place me manque pour pouvoir analyser, ici, la fin de l'ouvrage. Mais je suis convaincu que les lecteurs de « Clarte » auront bientôt tous entre les mains *Comment on mobilisa les Consciences*. Ils se rendront compte ainsi, mieux que par un résumé forcément incomplet, de la profonde valeur de ce livre.

Le Gérant : Pierre SUCHET.



IMPRIMERIE « PERFECTA »  
8, rue Neuve-Popincourt, Paris (XIP)

## Voici pour nos lecteurs des livres d'occasion

« CLARTE », publie aujourd'hui une nouvelle liste d'ouvrages en solde. Tous les livres dont il s'agit sont en excellent état ; la plupart même absolument neufs. Tous nos lecteurs apprécieront l'initiative prise par CLARTE, de leur vendre à des conditions très avantageuses des ouvrages d'un prix souvent inabordable. Nous engageons nos lecteurs à se hâter de nous envoyer leurs commandes, car nous ne pouvons donner satisfaction qu'à nos premiers acheteurs.

| OCCASIONS                                                                                                                 | Prix  | Solde | service nos élèves (Edit. Nathan 1917) .....                                                                                       | 5 » 3 » | MAUPIN (Henri) : Huit mois de république (Edit. Bray et Re-<br>trux 1885) ..... | 3 50 1 75                                                                                             |           |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|-------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|---------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| AGRIC : Ponts en maçonnerie (calculs et construction), 1 volume cartonné (Edition Doin) .....                             | 8 50  | 6 »   | GUTHRIE (Ludwig) : Riqueton (Edit. Flammarion 1918) .....                                                                          | 4 75    | 2 50                                                                            | MAZADE (Charles) : La Pologne contemporaine (Edit. Michel Lévy 1883) .....                            | 3 30 1 75 |
| BANVILLE (Th. de) : Dans la Fontaine (Edition Fasquelle 1892) .....                                                       | 6 75  | 3 »   | HERAUD (A.) : Les secrets de l'économie domestique à la ville et à la campagne, 1 vol. cartonné (Edit. J.-B. Baillière 1889) ..... | 5 »     | 4 »                                                                             | MILLET (Marcel) : La pierre de Lune (Edit. Française) .....                                           | 3 » 1 75  |
| BEAUVISAGE (D') : Stalutement? reformons l'éducation nationale, préface d'Edouard Herriot (Edition Flammarion 1919) ..... | 3 50  | 3 »   | HERVAL (René) : Huit mois de révolution russe (juin 1917-janvier 1918) (Edit. Hachette 1918) .....                                 | 3 50    | 2 »                                                                             | MILLET (Marcel) : Pitalague (Edit. Française) .....                                                   | 3 50 3    |
| BERKELEY (Ala) : Tamaris (Edition Mercure de France 1915) .....                                                           | 3 50  | 2 50  | LABOULEYRE : Mémoires de Benjamin Franklin, écrits par lui-même (Edit. Hachette 1879) .....                                        | 3 50    | 2 »                                                                             | MIRBAU (Octave) : L'abbé Jules (Edit. Ollendorff 1921) .....                                          | 7 » 4     |
| BLANC-LOUIS : Histoire de la Révolution de 1848 (Edition Larousse, Bruxelles 1870) .....                                  | 3 50  | 2 50  | LAFORGUE (Giles) : Poésies (Edit. Mercure de France 1919) .....                                                                    | 5 75    | 4 »                                                                             | MIRBAU (Octave) : Un gentilhomme (Edit. Flammarion 1920) .....                                        | 7 50 5    |
| BOILEAU : Œuvres (Edition Garnier 1919) .....                                                                             | 3 50  | 2 50  | LAMARTINE : Graciosa (Edit. Hachette 1913) .....                                                                                   | 1 25    | 0 75                                                                            | MOYE (Marcel) : L'astronomie, 1 vol. carton. (Edit. Doin 1913) .....                                  | 7 30 3    |
| BRÉMOND : Essai sur les origines des églises des Gaules (Edition Berche et Traill 1879) .....                             | 3 50  | 2 50  | LAMARTINE : Le tailleur de pierres de Saint-Point (Edit. Hachette 1920) .....                                                      | 3 »     | 2 »                                                                             | MURON (Henry) : Le pays latin (Edit. Garnier 1921) .....                                              | 3 50 2 50 |
| BUSSON-MÉNENNE : La Grèce générale (Edition Rieder 1905) .....                                                            | 6 50  | 6 30  | LAOCHY-HADJE : La Syrie, la Palestine et la Judée (Edit. Bouillabaisse 1894) .....                                                 | 3 50    | 1 75                                                                            | NORMAN (Angeli) : La grande illusion (Edit. Nelson) .....                                             | 3 50 1 75 |
| AVIERAN-LAVIGNE : Le nouveau Calendrier des grands hommes, 2 vol. grand in-8 (Edition Letoux 1895) .....                  | 20 »  | 12 »  | LAPORTE : La justice par l'Etat (Edit. Alcan 1899) .....                                                                           | 2 50    | 1 50                                                                            | PALOUX : L'artillerie dans la bataille (Edit. Doin 1912) .....                                        | 3 50 2    |
| CATAIGNE et ACHUTIN : Les maladies de l'estomac et de l'intestin (Edition Poinat 1912) .....                              | 12 »  | 7 50  | LATKO (André) : Les hommes en guerre (Edit. Flammarion 1919) neuf .....                                                            | 5 75    | 4 »                                                                             | PAUL-BONCHOU (D' G.) : Anthropologie anatomique (Edit. Doin 1912) .....                               | 5 50 3 50 |
| CHICAUDARD : La Photographie 1 vol. cartonné (Edition Doin) .....                                                         | 3 50  | 3 50  | LASSOUR (Léon) : Dynamique appliquée, 1 <sup>er</sup> Edit., 2 vol. cartonnés (Edit. Doin 1919) .....                              | 25 »    | 18 »                                                                            | PERCIN (général) : Lille (Edit. Grasset 1919) .....                                                   | 4 50 3    |
| CLEBERG (Ernest) : Œuvres, Jours d'été, 3 vol. (Edition Stock 1916) .....                                                 | 17 50 | 10 »  | LEGRAND-CHARRIER : Christianisme en liberté (Edit. Rieder 1921) .....                                                              | 6 50    | 4 »                                                                             | PIERRE (Louis) : Les pins et cyprès (Edit. Garnier 1921) .....                                        | 6 » 4     |
| COMTE (Auguste) : Lettres à divers, 3 vol. in-8 (Edit. Fondatypographique A. Comte 1902) .....                            | 20 »  | 12 »  | LENGUE-KUON-LE COCQ : Ponts suspendus, 2 vol. cartonnés (Edit. Doin 1916) .....                                                    | 17 »    | 10 »                                                                            | PIERRE (Louis) : Les poètes de la pléiade (Edit. Renaissance du Livre 1920) .....                     | 2 95 1 50 |
| COCHER (F.) : Chaudières et condensateurs (Edit. Dorn 1909) .....                                                         | 3 50  | 6 »   | LEMECHER D'ERIE : Lein (Edit. Les Géméraux 1919) .....                                                                             | 3 50    | 1 75                                                                            | ROMAIN (Roland) : Musiciens d'autrefois (Edit. Hachette 1919) .....                                   | 3 75 3    |
| COCHER (F.) : Turbines à vapeur, 2 vol. (Edit. Dorn 1922) .....                                                           | 28 »  | 18 »  | LE TASSE : Jérusalem délivrée (Edit. Garnier 1920) .....                                                                           | 4 »     | 2 »                                                                             | SAROLEA (Charles) : A travers la Grande-Bretagne (guide pratique illustré) (Edit. Crés 1920) .....    | 2 » 1     |
| CRUSARD (L.) : Mines, Grains, Poudrières (Edit. Dorn 1919) .....                                                          | 5 50  | 6 »   | LE VAILLANT (Maurice) : Des cœurs d'amour (Edit. Garnier 1921) .....                                                               | 6 »     | 4 »                                                                             | TAILHADE (Laurent) : Plâtre et marbre (Edit. Figuière 1910) .....                                     | 2 50 2    |
| CYRIL (E.) : Le Dessin et la Peinture (Edit. J.-B. Baillière) .....                                                       | 6 »   | 4 »   | LEVYNET (Henri) : La république et les politiciens (Edit. Fasquelle) .....                                                         | 2 50    | 1 75                                                                            | TAILHADE (Laurent) : Quelques fantômes de jadis (Edit. Française 1919) .....                          | 3 » 3     |
| CYRANO DE BERBERG : Œuvres comiques (Edit. Garnier 1921) .....                                                            | 3 50  | 2 50  | JACK LONDON : Hearts of Three (Edit. Nelson et Sons) .....                                                                         | 3 »     | 1 50                                                                            | TAILHADE (Laurent) : Discours officiels (Edit. Stock 1922) .....                                      | 5 75 3    |
| DEBRIT (Jean) : Et ce fut la guerre (Edit. Alar, Genève 1919) .....                                                       | 3 50  | 2 50  | LOMA (Achille) : Karl Marx (texte anglais) (Edit. Thomas Seltzer 1920) .....                                                       | 5 »     | 3 »                                                                             | TAILHADE (Laurent) : Pages choisies (Edit. Messin 1912) .....                                         | 3 50 3    |
| CAVOCH (comte de) : Récits et Souvenirs (Edit. Hetzel 1887) .....                                                         | 2 50  | 2 50  | JACOB (L.) : Organes des machines opératrices et des transmissions, 1 vol. cartonné (Edit. Doin 1913) .....                        | 8 50    | 5 »                                                                             | TAINE (H.) : Postface anglaise, étude sur Stuart Mill (Edit. Alcan 1904) .....                        | 3 50      |
| DORCHAIN (Auguste) : L'Art des Vers, (Edit. Garnier 1919) .....                                                           | 4 50  | 4 »   | JACOB (L.) : Artillerie navale, 2 volumes cartonnés (Edit. Doin 1913) .....                                                        | 17 »    | 10 »                                                                            | THIERS (André) : Administrateurs et administrés (Edit. Grasset 1919) .....                            | 4 50 3    |
| EDWARD S. CREASY : The fifteen Decisive battles of the World, from Marathon to Waterloo (Edit. Nelson et Sons) .....      | 1 50  | 1 »   | JACOB (L.) : La résistance de l'air et l'expérience, 2 vol. cartonnés (Edit. Doin 1909) .....                                      | 12 50   | 8 »                                                                             | THIERS (Bernard) : Deux amateurs de femme (Edit. Ollendorff 1908) .....                               | 2 50 2    |
| FENIMON COOPER : The Deer-slayer (Edit. Nelson et Sons) .....                                                             | 1 50  | 1 »   | JALABERT (Pierre) : La vie enthousiaste (Edit. Garnier 1921) .....                                                                 | 6 »     | 4 »                                                                             | VALLÉE (Jules) : L'enfant (Edit. Fasquelle 1921) .....                                                | 6 75 4    |
| FISCH (P.) : Lacordaire journaliste (1830-1848) (Edit. Delhomme et Bruguier 1897) .....                                   | 2 50  | 2 »   | JOYE (P.J.) : Vies des hommes (Edit. Nouvelle Revue Française 1915) .....                                                          | 2 50    | 1 50                                                                            | VALLÉE (Jules) : Le bachelier (Edit. Fasquelle 1921) .....                                            | 6 75 4    |
| FEUILLET (Octave) : Julia de Nécé (Edit. Lévy 1872) .....                                                                 | 2 50  | 2 »   | MAILLARD (Firmin) : La légende de la femme émancipée (Edit. Librairie illustrée) .....                                             | 3 50    | 1 75                                                                            | VERHAEREN (Emile) : Les heures du soir (Edit. Mercure de France 1921) .....                           | 7 » 4     |
| FRANCE (Anatole) : Thais (Edit. Calman-Lévy 1921) .....                                                                   | 6 75  | 5 »   | MARGUERITE (P. et V.) : Le désastre (Edit. Pion-Nourrit 1918) .....                                                                | 6 »     | 4 »                                                                             | WAGRE (Louis-Joseph) : Souvenirs d'un caporal de grenadiers (1808-1809) (Edit. Enlil-Paul 1902) ..... | 3 » 3     |
| FRANCE (Anatole) : Sur la pierre blanche (Edit. Calman-Lévy 1921) .....                                                   | 4 75  | 5 »   | MARGUERITE (Paul) : Jouir, 2 vol. (Edit. Flammarion 1919) .....                                                                    | 7 »     | 4 »                                                                             | WELLS (H.-G.) : Place aux géants (Edit. Mercure de France 1921) .....                                 | 7 » 4     |
| FOLRY (Charles) : Fleurs d'ombre (Edit. Flammarion 1919) .....                                                            | 4 75  | 2 50  | MARKOVITCH : La révolution russe vue par une Française (Edit. Perrin 1919) .....                                                   | 4 »     | 2 »                                                                             | WELLS (H.-G.) : La merveilleuse visite (Edit. Mercure de France 1921) .....                           | 4 50 4    |
| GORKY (Maxime) : Les Vagabonds (Edit. Mercure de France 1921) .....                                                       | 7 »   | 4 »   | MAISON (Emile) : Le lièvre des hommes et leurs paroles inouïes (Edit. Ollendorff 1912) .....                                       | 7 »     | 3 50                                                                            | WALTER (Scott) : Walter (texte anglais) (Edit. Nelson et Sons) .....                                  | 1 50 1    |
| GORKY (Maxime) : Les Déchus (Edit. Mercure de France 1921) .....                                                          | 7 »   | 4 »   |                                                                                                                                    |         |                                                                                 | XAVIER DE MAISTRE : Œuvres complètes (Edit. Garnier 1919) .....                                       | 3 50 1    |
| GOSSE (Edmond) : Père et Fils (Edit. Mercure de France 1912) .....                                                        | 3 50  | 2 50  |                                                                                                                                    |         |                                                                                 |                                                                                                       |           |
| GOUT (M <sup>re</sup> ) : Comment faire ob-                                                                               |       |       |                                                                                                                                    |         |                                                                                 |                                                                                                       |           |

## AUTOUR D'UNE VIE

par Pierre KROPOTKINE

### MEMOIRES

Ce sont les confessions d'une âme merveilleuse. Rousseau, Tolstoï, Kropotkine, trois cœurs illimités, trois destinées inouïes. Kropotkine, le plus humain des trois.

2 volumes ..... 10 fr.

LIBRAIRIE STOCK - PARIS

ECONOMISONS sur le prix de notre nourriture en faisant chaque jour un repas complet, délicieux et vite préparé avec la

## Frumine

ALIMENT INTÉGRAL VITAMINÉ  
23, Faubourg Saint-Honoré, PARIS

Envoi province franco contre mandat ou remboursement  
Deux tablettes repas : 2 75 La boîte de poudre 6 50

### Vient de paraître

Romain ROLLAND

## LES VAINCUS

Drame poignant et terrible de la mêlée sociale.

Les vaincus d'aujourd'hui, seront-il les vainqueurs de demain ?

L'exemplaire : 10 fr., franco : 11 fr. 50

Vient de paraître

HENRI BRU

(Udana Rhisis)

La Dictature

du

Bonheur



Aux  
Editions

CLARTÉ

Paris

16, rue Jacques-Callot

Anatole France

Henri Barbusse

Ils ont donné leurs suffrages

Prix : 5 fr. - Franco 5.50

### VIENT DE PARAÎTRE

MARCEL MARTINET

## LA NUIT

TROTSKY a envoyé à CLARTÉ un radio pour lui annoncer que LA NUIT, « le drame de la révolution le plus tragiquement vrai », allait être mis à l'étude en Russie Révolutionnaire. Cet hommage ne surprendra point les admirateurs si nombreux du poète des « Temps maudits », du romancier de la « Maison à l'abri », qui a fait à CLARTÉ l'honneur de lui confier la publication de LA NUIT.

Cet ouvrage, illustré de six dessins de G. Pastre est en vente au prix de .... 5 fr. 50.

Librairie OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris (IX<sup>e</sup>)

## COLAS BREUGNON

par Romain Rolland

« Colas Breugnon est un de ces merveilleux artistes provinciaux de la Renaissance, nourri de proverbes gaulois et de culture latine, un de ces artisans de génie qui surent, dans le bois poli, fixer la robuste beauté française avec mesure. Colas Breugnon, c'est le bonhomme bourguignon, amoureux de bonne chère, friand de fins morceaux, fins sous la dent, fins sous l'épiderme, et pour qui le mystérieux « trinc » de la dive bouteille tient lieu de Credo et de cantique de Luther. »

Un Volume. - Prix : 7 francs

## LES LIVRES QU'IL FAUT AVOIR LUS :

Vient de paraître Un livre qui fera sensation

EDWARD STILGEBAUER

(Le célèbre auteur d'Inferno)

## UNE FEMME A BERLIN

Traduit de l'allemand par C. FRANCILLON

Un vol. in-16, couverture illustrée ..... 5 »

« Les vices, la débauche, la démoralisation, l'homosexualité dans la haute société allemande pendant et après la guerre y sont dépeints et flagellés avec une rare vigueur par le célèbre auteur d'Inferno (ouvrage interdit en Allemagne pendant la guerre).

C'est « LA GARÇONNE » allemande  
PRESENTÉE PAR UN ALLEMAND

Définitive Edition

STENDHAL

## LA CHARTREUSE DE PARME

Texte revu sur l'Edition originale et publié avec des additions et des notes. Préface par Ad. VAN BEVER et un portrait de l'auteur gravé sur bois par P.E. VIBERT  
2 volumes in-16 ensemble ..... 13 »

Définitive Edition

J. BARBEY D'AUREVILLY

## LES DIABOLIQUES

Edition illustrée de 16 compositions dessinées et gravées sur bois par Gaston PASTRE

Un volume in-16 sur beau papier ..... 7 »

UN SUCCES qui n'est dû NI à la MODE NI au SCANDALE  
UN LIVRE qui s'adresse à TOUS et qui peut être MIS ENTRE TOUTES LES MAINS  
PLUS de CENT ARTICLES ELOGIEUX dans la PRESSE

GEORGES PONSOT

## LE ROMAN DE LA RIVIERE

(10<sup>e</sup> mille)

Un volume in-16 ..... 6 »

En vente à la Librairie "CLARTÉ" et aux Éditions G. GRÈS & C<sup>ie</sup>, 21, rue Hautefeuille. Paris (VI<sup>e</sup>)